

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

- Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

A TRAVERS MES LIVRES

(Suite.)

Tu le vois : ce n'est pas une description stérile et sèche, vide d'émotion et de pensées. M. Routhier a le sentiment du symbolisme, ce grand côté de la littérature que peut seul mettre à profit largement l'écrivain catholique. M. Routhier ne décrit jamais simplement pour décrire. Dans un spectacle de la nature, il ne voit pas simplement ce qui frappe l'œil matériel : c'est ce qui malheureusement arrive à une foule de paysagistes vulgaires qui, de cette façon, demeurent au niveau de n'importe quel animal ayant de bons yeux. Ce n'est pas, vraiment, la peine d'être artiste. M. Routhier n'est pas de cette école fade, réaliste. Il sait que le Créateur n'a fait de la nature qu'un riche miroir dans lequel se reflète le monde invisible avec ses radieuses merveilles. Ni simplement classique, ni romantique seulement, il est de cette école de l'avenir que fait entrevoir et espérer Léon Gauthier, et qui, au fond, ne sera que l'épanouissement de la sublime littérature inaugurée par les Livres Saints. Comme les écrivains bibliques et ceux qui s'en inspirent, M. Routhier dans une scène de la belle nature, voit toujours qui éclate, un spectacle immatériel bien autrement beau que celui qui frappe notre œil de chair. Aussi trouve-t-il, dans ses descriptions, des rapprochements inattendus, saisissants de naturel et de vérité, qui frappent le lecteur et révèlent l'écrivain. Autour de la plus humble fleur perdue au fond d'un vallon, il apercevra, qui rayonne doucement, un sens mystique, un rapport gracieux avec un autre ordre de choses, une beauté plus large ou plus suave que la corolle déjà si brillante, si parfumée de cette même fleur.

Quelquefois, dans une sphère moins élevée, il fera, avec ce qu'il a sous les yeux, une espèce d'allégorie pleine d'une

verve piquante. Il en prendra occasion pour faire de satiriques peintures de mœurs, ou pour mettre en regard, d'une façon pittoresque, deux systèmes de gouvernement. J'en cite un exemple pris au hasard. L'auteur est à faire la description du navire sur lequel il traverse l'Atlantique; le navire, sous sa plume, s'anime et prend vie; écoutez-le :

LE NAVIRE.

“ Le *Sarmatian* et le capitaine Aird sont deux grands amis. Il y a longtemps qu'ils voyagent ensemble et ils sont contents l'un de l'autre. Ensemble ils ont eu bien des mauvais jours et des nuits sans repos. Ensemble ils ont lutté contre la mer et le vent, fournissant l'un sa force et l'autre son intelligence, essayant parfois des revers jamais complètement vaincus. Dans la bonne comme dans la mauvaise fortune ils sont restés unis, comme l'âme est unie au corps. Car l'homme est un navire dont l'âme est le capitaine. La traversée qu'il lui faut faire pour arriver au port céleste, c'est la vie, et elle se poursuit péniblement au milieu de cet océan semé d'écueils qui est l'humanité, et que les orages travaillent sans cesse.

“ Le capitaine aime son navire. Il en est fier et il le vante ! Voyez, dit-il, comme il est bien fait, grand, large, fort, élégant ! Comme il est puissant et alerte en même temps ! Comme il est léger, malgré sa masse, et comme il court bien sur la vague ! Regardez ces machines puissantes qui l'animent et le font mouvoir. Aucun autre n'en a de semblables. Écoutez comme il respire bruyamment, et comme il se soulève quand il aspire la vapeur dans ses larges poumons d'acier ! Entendez-vous les battements de son hélice ? C'est elle qui travaille bien à la mer, agile et souple comme la queue d'un poisson, mais forte comme cent baleines. Ah ! vous verrez comme il se défend, quand la mer se jette sur lui pour l'engloutir ! ”

Puis, avant même le dernier coup de pinceau de sa description, deux idées l'assaillent; vite, il s'en empare, et il les incarne dans son tableau :

“ Le vaisseau à vapeur a cela de beau qu'il va droit son chemin vers le but qui l'attend. Contre la vague, contre le vent, contre les courants il suit la ligne droite.

“ C'est le modèle de l'homme vertueux et ferme qui ne cède pas devant l'opinion, mais qui obéit à ses principes. Le bien est son but la vérité est sa force, et si les obstacles se dressent devant lui, il les brise ou les écarte.

“ L'homme sans principes ressemble au contraire au navire à voiles. Quand les vents et les courants, qui sont les préjugés et les passions populaires, s'opposent à son avancement, il louvoie, il biaise, il fuit, il revient, il relâche, et c'est après mille détours qu'il parvient au terme de son ambition !

“ Quel beau spectacle que celui d'un navire en mer ! Quel ordre et quel discipline à bord ! Il n'y a qu'un seul maître et il est souverain ! C'est le roi de ce petit peuple qui voyage. Ses ordres sont des lois,

des arrêts ou des sentences. Lui seul gouverne et lui seul est responsable. C'est un monarque absolu !

“ Imaginez le gouvernement d'un navire par le suffrage universel : comme ce serait joli et sûr ! Dans les cas difficiles il faudrait voter, et pendant la votation la difficulté deviendrait une impossibilité. Quand il y aurait ballottage, tout serait perdu ! Puis différents partis se formeraient. Il y aurait l'*avant*, l'*arrière* et le *centre*, puis l'*extrême-avant* et l'*extrême-arrière*, l'*avant modéré* et l'*arrière modéré*, le *centre-avant* et le *centre-arrière* !

“ Tous réclameraient la liberté de penser, c'est-à-dire de parler, et le grand mât se transformerait en tribune.

“ Voici quel serait le discours-programme de l'*extrême-avant* :

“ Liberté, égalité, fraternité ! Au nom de la liberté, je demande qu'on renferme dans la cale le premier officier qui depuis trois jours nous fait monter au bout des mâts, pendant qu'il se promène sur le pont les deux mains dans ses poches. Au nom de l'égalité, je propose que l'on rogne les deux mâts qui sont plus longs que le troisième, et que le salaire du capitaine et des officiers soit rogné même-ment.

“ Au nom de la fraternité, je réclame la suppression du capitaine qui a commis le crime de lèse-humanité en s'élevant au-dessus de nous ! Je demande que sa tête soit mise à prix.

“ Ce serait gai, mais ce ne serait pas long. A un moment donné la mer se mettrait de la partie et s'écrierait : Au nom de la liberté, je demande la suppression de ce navire qui gêne mes mouvements.” Et ses flots immenses s'avancant comme une armée prussienne balaieraient tout sur le pont, hommes et choses ! ”

Tout cela n'est-il pas superbe ? et peut-on ne pas s'écrier : Voilà un véritable littérateur ?

Et l'intérêt du récit varie, mais ne se ralentit pas. Routhier passe par la verte Irlande, il la visite et la décrit, puis il laisse tomber sur ses rivages en deuil des chants de douleur, il pleure cette malheureuse nation comme s'il était l'un de ses enfants, il jette à ses oppresseurs des cris d'indignation qui semblent sortir de la poitrine d'O'Connell ou de Thomas Moore. Il aborde en Angleterre ; il nous fait connaître cette île fameuse qui nous intéresse ; il déroule à nos regards les pages dramatiques de son histoire : il promène sur son passé, avec une philosophie toujours sûre, un coup d'œil véritablement profond. Il nous montre cette ancienne île des Saints qui se retourne aujourd'hui lentement, après trois siècles d'aberration, du côté de cette Rome qui l'a baptisée, illuminée : “ Les monastères, observe l'écrivain ému, semblent encore attendre le retour des moines ! ”

Puis il met enfin le pied sur cette terre de France, le

berceau toujours adoré de notre nationalité. C'est là surtout que son cœur éclate. Il a devant lui cette ancienne mère-patrie que les siècles ont couverte d'un si merveilleux manteau de gloire et de revers, de hontes sans nom, de triomphes sans égaux. A la richesse de ses peintures, à la profondeur de ses émotions, à la gaieté de ses observations humoristiques, aux larmes qui perlent à chaque moment au bout de sa plume, on devine de suite que l'écrivain, ailleurs, n'a fait que passer, mais qu'ici, il s'arrête comme subjugué : il se recueille pour méditer dans le silence de son âme toute française, mais aussi toute catholique. Dans ses rêves, il a vu mille fois ce beau pays qui est le sien. Mais il y arrive à la fin du dix-neuvième siècle, et, sous l'empire d'un désenchantement qui l'écrase, il se sent d'abord étranger au milieu de ce Paris léger, railleur, blasé, en apparence sans cœur et sans religion. Il éprouve cette désillusion poignante qui s'emparerait d'un homme longtemps absent du foyer paternel et qui à son retour ne retrouverait plus, à la place de l'ancien théâtre de ses bonheurs d'enfance, qu'une maison de joie là où fleurissait jadis une chaumière parfumée d'innocence et de bonne gaieté. Mais peu à peu, il s'acclimata ; au sein de cette population d'histrions, il rencontre çà et là de véritables frères dont le cœur bat à l'unisson du sien. Il visite à leur foyer ces représentants de la grande civilisation chrétienne, ces écrivains, ces orateurs d'élite, Lucien Brun, le comte Albert de Mun, Louis et Eugène Vuilliot, Henri Lasserre, Le Play, Coquille, Léon Gauthier, Claudio Jannet, Ernest Hello, Mgr Isoard, Arthur Loth, Anthonin Rondelet, Auguste Roussel, Philippe Serret, le baron de Charette, Rameau, enfin, et non pas les moins illustres, Mgr Gaume, Mgr de Ségur, le Père Félix, le Père Montsabré, en un mot, à peu près toute cette brillante et saine aristocratie du sang ou de l'intelligence qui, à elle seule, ferait encore de la nation française la nation la plus distinguée de l'univers.

Certes, s'il était permis d'être jaloux du bonheur d'autrui, qui ne porterait pas envie à ce voyageur canadien à qui il a été donné d'être un moment l'hôte choyé, l'ami fêté et retenu de toute cette phalange d'illustrations catholiques ?

Tiens, petit frère, si la Providence pouvait me promettre pareil bonheur, je consentirais volontiers à donner pour trois ans les deux yeux de ma tête. Mais avec qui conclure ce marché ? comment espérer, cher ami, faire en réalité ce beau voyage qu'a fait là le juge Routhier ? Quand verrons-nous tout cela : l'Angleterre avec ses merveilles industrielles, l'Irlande avec ses paysages féeriques, l'Écosse avec ses mélancoliques bruyères, mais surtout la France et la ville de Rome avec leurs merveilles pour l'âme et l'esprit ? Contentons-nous de rêver pareille fortune, et disons : la première fois que nous serons riches, nous ferons nos malles. Notre préparation sera facile : nous étudierons, avant de partir, l'ouvrage de M. Routhier ; ce sera même notre *vade nobiscum* pendant ce voyage.... pas mal problématique. Je ne veux pas clore ma lettre sans laisser tomber encore deux ou trois réflexions.

L'étude que fait monsieur Routhier du théâtre parisien et de ses conférenciers est à mes yeux d'une importance majeure pour orienter nos jeunes écrivains, et pour imprimer, dès son début, à la littérature canadienne, une direction sûre. Vois-tu, et c'est souverainement heureux, d'ici à longtemps il n'y a qu'une littérature possible au Canada : c'est une littérature franchement catholique. Tout littérateur canadien qui s'obstinera à marcher sur les brisées de la littérature aujourd'hui en vogue à Paris est sûr de se fourvoyer. Notre peuple est trop profondément catholique pour accorder longtemps à un écrivain de ce genre autre chose qu'une popularité de surprise. Il ne goûtera pas sérieusement de sitôt la poésie de boudoir, qui n'a rien autre chose à chanter que des amourettes plus ou moins risquées. On aura beau, comme la chose est arrivée, vouloir atteler la muse canadienne au carrosse d'une danseuse ou d'une comédienne, la conscience publique et le bon goût encore vierge du peuple canadien protesteront ; la muse nationale bondira de colère dans ses timons ; elle secouera avec fierté ce harnais ridicule qui la souille, elle s'envolera, libre et chaste, vers les hautes cimes, vers les astres, et elle laissera dans la rue, avec les gommeux de notre littérature, la *Dame aux Camélias*.

Je dis que c'est heureux. C'est heureux pour les âmes et

c'est heureux aussi pour notre chère nationalité. Car il y a entre ces trois choses—la littérature, la religion et la nationalité d'un peuple—un lien naturel. Ces trois choses ne sont, à vrai dire, que les trois feuilles épanouies d'une tige commune.

Je veux aussi te faire remarquer ce jet continu de traits saillants, souvent profonds, dont sont émaillées les pages du livre de monsieur Routhier. J'en indique et j'en cite aussi quelques-uns :

La comparaison entre les phares tournants à lumière multiple et intermittente, et les grands génies qui brillent de temps à autre sur le monde ;

Cette jeune Canadienne à bord qui fait la moue sur les verdoyants rivages de l'Irlande, parce, qu'elle trouve ceux du Saint-Laurent aussi beaux, et qui réplique admirablement, quand on lui fait observer que ceux du Saint-Laurent n'ont pas de ruines : " Des ruines ! grâce à Dieu nous n'en avons pas, et nous n'en voulons pas avoir ! "

Beau rapprochement

" Holyrood ! ce fut d'abord une abbaye. L'abbaye est devenue un palais. Le palais est devenu une ruine.

" La nationalité écossaise a suivi la même gradation descendante. Elle fut catholique ; elle devint protestante ; elle est maintenant une ombre ! "

" Rions moins de la statue de Nelson, et observons seulement que le paratonnerre qu'elle porte n'est pas après tout si ridicule, puisqu'il indique que les foudres de guerre ne sont pas à l'abri des foudres du ciel. "

" Ajoutons que le culte des beaux arts en Angleterre est tout moderne. Cromwell a été l'ennemi des arts parce qu'il croyait — avec raison — que leur culte était intimement lié au culte catholique. Cette haine lui a survécu, et l'Angleterre l'a partagée pendant plus d'un siècle. C'est ce qui explique chez les Anglais, du moins partiellement, leur longue enfance dans les arts. "

Devant un jardin zoologique :

" Je ne sais pourquoi les Anglais ont le talent d'appriivoiser les bêtes. Comprennent-elles mieux la langue anglaise que les autres langues ? Peut-être ; dans tous les cas c'est un précieux talent, et je conseille de le cultiver. Car ils auront bientôt, dans leur classe ouvrière et industrielle, des socialistes tels que Paris en produit, et s'ils ne réussissent pas à les apprivoiser, je les plains ! "

" Et voilà où l'on en vient en proscrivant le culte des saints. Les peuples qui n'ont pas de saints se font des dieux, et leurs églises se transforment en Panthéons... Que les Anglais honorent leurs grands-

hommes et gardent leur mémoire, je n'y vois rien à blâmer ; au contraire. Mais je m'étonne qu'ils trouvent blâmable notre culte des saints qui a mille fois plus raison d'être."

Et mille autres belles réflexions, tantôt sérieuses, tantôt gaies ou satiriques.

Mais je m'aperçois qu'en les détachant ainsi du texte, je les décolore, je leur enlève une grande partie de leur force ou de leur charme. Aussi bien, qu'ai-je fait ? J'ai voulu cueillir, pour te les faire admirer, quelques-unes des beautés qui scintillent dans ce volume : déception ! Il m'est arrivé ce qui nous arrivait à nous-mêmes, enfants, quand, éblouis à la vue d'un papillon, nous le faisons prisonnier sans remords et tentions de ramasser l'or sur ses ailes délicates : quand le papillon était dans nos mains, il était déjà mort ou du moins défiguré horriblement. Ainsi des phrases d'un écrivain. Il faut admirer chaque chose à sa place : le papillon diaphane sur l'émail des prés, la phrase de l'écrivain enchassée dans le contexte. Vous êtes au bord d'un ruisseau, vous voyez étinceler, sous le clair courant de gracieux, cailloux, argentés, rouge flamme, ou azurés ; vous plongez la main pour les en retirer, ils sèchent aussitôt, deviennent ternes, ce ne sont plus les mêmes. Pourquoi ? Vous les avez sortis de leur chasse naturelle, l'onde et la mousse ; vous leur avez ôté la lumière sous laquelle leur auteur les avait habilement placés. Ainsi du style. Faites passer, une à une, à l'alambic, les phrases d'un ouvrage : tout se décompose, tout charme à peu près disparaît et s'envole.

La conclusion, c'est qu'il faut lire en entier ce beau livre du juge Routhier. N'ayons pas peur des noms propres, des aperçus historiques. En voyageur instruit et intelligent, l'auteur plane assez haut quand il enseigne pour embrasser d'un regard net toute l'histoire d'un site ou du pays qu'il décrit. Son érudition ne fatigue pas ; elle a horreur des prétentieuses obscurités : dans deux ou trois traits, M. Routhier a l'art difficile et rare de savoir grouper, comme dans un tableau restreint, les grandes lignes, les traits lumineux, vifs, saillants, qui ont entre eux des liens naturels : les rapprochements, les réflexions qu'il se permet alors jaillissent comme spontanément du sujet et frappent, par leur justesse, le lecteur le plus ordinaire.

Il court à travers ces *paysages* un souffle d'éloquence qui vous emporte. Vous commencez à lire cela à tête reposée, dans le silence du cabinet ; à la troisième page, vous vous surprenez debout, déclamant quelque belle tirade émue, ou du moins lisant tout haut, le feu au visage. Retiens bien ce détail, Joseph : ce besoin irrésistible qu'éprouve parfois le lecteur de déclamer ce qu'il parcourt des yeux, c'est ordinairement la pierre de touche de l'éloquence véritable. Tous les livres ne te feront pas commettre cette petite extravagance.

Tu ne trouve peut-être l'enthousiasme un peu méridional ? Eh bien, je ne dirai plus rien.

Et je te laisse en te serrant la main et en te disant seulement : soyons fiers, dans notre jeune Canada, d'avoir des citoyens aussi bien doués que monsieur le juge Routhier.

A. GINGRAS, Ptre.

P.S.—Je n'ai pas aimé son épisode de la *Chaussée des Géants* : c'est de la mièvrerie. M. Routhier, sous la plume de qui les bons mots ne demandent qu'à éclore, est plus coupable qu'un autre quand il court après l'esprit. Si j'avais l'honneur d'être son *guide spirituel*, je travaillerais à le corriger de cette faiblesse.

Ton frère,

A. G.

LES BORDS DU RHIN. ⁽¹⁾

(CAUSERIE.)

Un beau jour Boileau eut la fantaisie de parler du Rhin. Il s'agissait d'un exploit qu'on comparait aux prouesses des vieux romains et l'on attendait beaucoup du grand poète. Cependant, ce dernier ne savait par où commencer car, parmi toutes les belles figures qui se présentaient à son esprit, aucune ne convenait à une entrée en matière. Enfin le hasard le fit penser à ces noms de villes allemandes dont chacune rappelait une victoire et qui étaient alors dans la bouche de tout le monde. Aussitôt, prenant la plume, il écrivit ces vers qu'on a tant de fois cités :

Comment en vers heureux assiéger Dœsbourg,
Zutphen, Wageningen, Harderwick, Knotzembourg ?
Il n'est fort entre ceux que tu prends par centaines,
Qui ne puisse arrêter un rimeur six semaines,
Et partout sur le Whal, ainsi que sur le Leck
Le vers est en déroute et le poète à sec.

Aujourd'hui, mes chers lecteurs, un personnage bien humble vient aussi vous parler du Rhin. Comme le grand critique, il ne sait par où commencer. Pourtant il ne peut guère imiter Despéaux et se plaindre de ces caprices du génie allemand qui ne sont certainement pas poétiques. Un tel exorde serait banal quand ce ne serait pas un plagiat. Dans son embarras il aime mieux entrer immédiatement en matière, en disant, toutefois, que pour l'intelligence de ces quelques pages, il compte un peu sur votre imagination et beaucoup sur votre indulgence.

Puisque nous devons causer des bords du Rhin, il serait à propos de vous dire un mot de ce grand fleuve. Il prend source au milieu des neiges et des glaciers des Alpes. Trois

(1) Cette conférence fut donnée en séance publique de l'Union Catholique de Montréal le 7 mars 1882.

petits ruisseaux, qui se sont donné le luxe de mille tours de force au milieu des précipices et des ravins de la Suisse, se rencontrent enfin et font ensemble joyeuse route vers le lac de Constance. Là ils se reposent des fatigues d'une jeunesse aussi orageuse et reçoivent un grand nombre d'affluents des montagnes voisines. Puis le Rhin en sort avec toute la gravité d'un grand fleuve, ce qui ne l'empêchera pas, toutefois, au début de sa nouvelle carrière, de faire quelques extravagances que le voyageur, admirateur du beau, ne songe guère à blâmer. Il ralentit ensuite sa course, serpente au milieu d'un pays légendaire, s'arrêtant parfois pour refléter quelque tour démantelée du moyen-âge et va enfin se perdre dans la mer du Nord. Il ressemble assez à l'Hudson et un peu à notre Saguenay, mais il ne présente pas le même caractère de grandeur ni de majesté. Ce qui cependant le distingue de tous les fleuves de la terre, ce sont les vieux châteaux qui dominent ses bords et surtout les légendes qui s'attachent presque à chaque promontoire et à chaque vallon. Le roman y règne en maître, tout semble y receler un mystère et il suffirait d'un beau clair-de-lune et d'une imagination un peu vive, pour peupler ses rives d'un monde de fées. Mais j'anticipe sur le voyage ; commençons donc notre excursion et les histoires merveilleuses viendront en temps et lieu.

Grâce à votre bienveillance, je jouis, pendant quelques instants, de tous les droits, privilèges et prérogatives d'un magicien. Je vais donc d'un coup de baguette, vous transporter tous à la ville de Mayence sur les bords du Rhin ; c'est là que nous commencerons notre voyage. Comme il nous tarde de contempler les beaux paysages du grand fleuve, nous ne jeterons qu'un coup d'œil sur la ville de Mayence, fondée l'an 14 avant Notre-Seigneur, puis nous monterons immédiatement à bord du Kaiser Wilhelm qui nous attend au port. Le paysage d'abord n'est pas bien intéressant ; partout l'on ne voit que vignobles, car nous sommes dans le Rheingau et, comme vous le savez, les vins de cette région jouissent d'une grande réputation auprès de messieurs les connaisseurs. Voici le château de Johannisberg dont le domaine, de quarante

arpents seulement, apporte à son propriétaire le joli revenu de \$40,000 par année. Plus loin nous passons Rudesheim, avec son vieux manoir le Bromserberg, et la petite chapelle de St Roch, située au sommet du Rochusberg dans une position vraiment ravissante. C'est un lieu de pèlerinage fort célèbre et le premier dimanche après le 19 août, plusieurs milliers de personnes s'y donnent rendez-vous. L'on commence par des cérémonies religieuses auxquelles succèdent des danses, la musique et toutes sortes de jeux champêtres. Goëthe en fait quelque part une charmante description, et, en effet, quoi de plus joli que ces fêtes populaires où, après avoir entendu la messe avec dévotion, on s'amuse sous les yeux du pasteur qui préside aux jeux et les rehausse par sa présence. Et voilà comment le clergé pervertit le peuple au dire de nos philosophes modernes !

Mais pendant que nous faisons ces réflexions notre bateau s'approche de Bingen, "Sweet Bingen on the Rhine." C'est une ville fort ancienne qui compte une population de six mille quatre cents âmes. Vous y chercherez en vain pour tant des monuments de l'Antiquité, car Bingen a été détruite de fond en comble par les Français en 1684 pendant la campagne du Palatinat que tous les historiens se sont accordés à condamner. C'était une mesure barbare inspirée par Louvois "le mauvais génie du règne" et exécutée avec une rapidité étonnante. Voici ce qu'en dit Emile Keller, dans son histoire de France : "Chassés de leurs maisons, cent mille habitants erraient sans abri ; Louvois eut l'impudence de leur proposer d'émigrer en Alsace. Jamais depuis les Vandales et les Normands, la guerre ne s'était faite avec une pareille atrocité. L'Allemagne, justement indignée, chassa partout les Français." Mais Bingen s'est relevée de ses ruines, et c'est maintenant l'un des plus jolis endroits des bords du Rhin. Elle est dominée par la vieille forteresse de Klopp, où l'empereur Henri IV fut autrefois emprisonné.

Après avoir laissé Bingen, nous commençons la partie la plus intéressante de notre voyage. A en juger d'après les apparences, le vieux fleuve se serait frayé, dans les temps préhistoriques, un passage à travers les collines de Bingen.

Le paysage prend un caractère grandiose ; de chaque côté s'élèvent, à une hauteur de près de mille pieds, des montagnes qui rappellent beaucoup celles de l'Hudson. La vallée du Rhin devient très étroite, à peine le grand fleuve peut-il serpenter entre les caps et les promontoires qui, sentinelles immobiles, semblent vouloir défendre l'entrée de l'intérieur et sur la grève, il y a à peine de la place pour les quelques maisons qui s'enorgueillissent du titre de ville. Les vignes, qui couvrent presque toutes les collines, démontrent que le culte de Bacchus a ses adeptes aujourd'hui, comme du temps d'Ovide et d'Horace, et sur les sommets inaccessibles se dressent, ruines solitaires, les vieux châteaux démantelés du moyen-âge. Cependant le progrès, ce matérialiste impitoyable, envahit peu à peu cette région si poétique, la locomotive pénètre jusque dans les entrailles des montagnes, et le sifflet percé du bateau vient rappeler au voyageur rêveur qu'il n'est plus à l'époque de la chevalerie, des traverses et des croisades.

Vis-à-vis de Bingen, mais un peu plus bas, se trouvent les ruines du château d'Ehrenfels, construit en 1210 par Philippe Von Bolanden et occupé au XVe siècle par les archevêques de Mayence. Quoique défendu par une haute tour et par de forts remparts, il ne put résister à la furie française de 1689 ; maintenant ses ruines pittoresques dominent une colline couverte de vignobles. Il paraît que c'est là qu'on planta d'abord la vigne sur les ordres de Charlemagne. En face du château d'Ehrenfels se trouve une petite île portant une vieille tour qu'on appelle la "tour des souris," *mause-thurm*. Autrefois, nous dit la légende, ce pays était gouverné par Hatto, archevêque de Mayence, homme cruel et impitoyable qui se moquait des souffrances du pauvre petit peuple. Or arriva, une année, une famine tellement rigoureuse qu'à la ville de Bingen, on n'avait plus rien à manger. On s'en fut donc demander des secours au prince-évêque qui faisait bonne chère à son château d'Ehrenfels. Hatto feint de se rendre aux clameurs de ces malheureux ; il les fait entrer dans une grange et y met le feu pour se défaire, dit-il, de ces souris qui veulent tout dévorer. L'archevêque s'en retourne donc à son château et commence à sou-

pèr sans plus songer à son crime. Cependant une armée de rats sort des ruines encore fumantes de la grange et entreprend tout bonnement le siège d'Ehrenfels. Hatto voit bientôt que la partie est sérieuse car les rats sautent de pierre en pierre, franchissent tous les obstacles et envahissent le château à la fois par les portes et par les fenêtres. Il se décide donc à se réfugier dans l'île du Rhin et à s'enfermer dans la tour qui s'élève devant nous. Mal lui en prend cependant, car les rats se jettent dans le fleuve et arrivent bientôt jusqu'à la chambre de l'archevêque. Mes lecteurs devinent bien le dénouement, et je ne leur apprendrai rien en leur disant que le lendemain il y avait vacance dans le siège de Mayence.

Voilà ce que raconte la légende et l'historien se sent réellement peiné d'avoir à gâter une aussi intéressante histoire. Mais, vous le comprenez bien, il y a là beaucoup plus d'imagination que de vérité. D'abord l'archevêque Hatto, car ce personnage est historique, n'était pas du tout cruel mais, nous assure la chronique, jamais meilleur prince ne régna à Mayence. Ensuite on a construit la fameuse tour deux siècles après sa mort, pour prélever des droits de péage sur les pauvres navigateurs du Rhin. *Ergo, falsa thesis*. Du reste, s'il faut en croire les conteurs de fables, la même chose serait arrivée à quelques autres places, et plus d'un auteur s'est livré, à ce sujet, à de savantes réflexions.

Pendant que je vous racontais cette légende, notre *Kaiser Wilhelm* franchissait un petit rapide que, grâce à notre expérience de ceux du Saint-Laurent, nous ne remarquons guère. Un autre objet attire notre attention ; c'est le château de Rheinstein situé à une hauteur de deux cent soixante pieds au-dessus du fleuve. On ne sait rien de bien précis quant à son origine, mais tous les voyageurs s'accordent à le vanter. Si nous avons le temps d'y faire une courte station, nous ne pourrions certes choisir un meilleur modèle de château féodal, car on vient de le restaurer. Il a quatre tours massives qui portent des noms tout aussi formidables que leurs créneaux ; vous m'excuserez donc si je n'essaie pas de les répéter. On y prélevait autrefois un tribut de tous les juifs qui passaient devant le château, et les chiens du

maitre pouvaient signaler, dit-on, un descendant d'Abraham jusque dans la plus grande foule. Quoiqu'il en soit, le châtelain de Rheinstein n'allait pas tout à fait aussi loin que son voisin de Falkenburg. Mes lecteurs n'ignorent pas que le brigandage était un métier bien cher à certains seigneurs du moyen âge. C'était en effet un bien bel amusement que de baisser le pont-lévis, de faire une descente dans la vallée, d'enlever un troupeau, de voler quelques tonneaux de vin, de s'en retourner au château, de relever le pont-lévis et de faire bonne chère en célébrant sa victoire. Ce n'était guère dangereux non plus, car les paysans n'étaient jamais en mesure de se défendre et puis, l'on avait des provisions pour un mois. Or le château de Falkenburg était un vrai repaire de ces messieurs, les brigands aristocratiques. Leurs amusements, cependant ne furent pas de longue durée, Un beau jour, Rodolphe de Hapsbourg, le chevaleresque fondateur de la maison impériale d'Autriche, parut devant la forteresse, l'assiégea, la prit d'assaut, et fit pendre tous les voleurs qui s'y trouvaient. Le château continua toutefois à subsister jusqu'en 1689, et maintenant ses ruines dominant ce que les guides appellent la romanesque vallée du Morgenbathal. Son nom seul suffit peut-être pour vous épouvanter, ainsi nous ne tenterons pas de l'explorer.

Mais décidément nous avons trop l'air de nous moquer de ces grands mots allemands ; vous me permettez donc d'ouvrir ici une courte parenthèse pour faire amende honorable à un peuple que l'on ne condamne peut-être que parcequ'on ne le comprend pas et qu'on ne sait pas l'apprécier. Je dois avouer que je considérais autrefois l'Allemand comme l'être le moins poétique du monde. On le représentait toujours comme une espèce d'ours à figure humaine, froid, insensible, morne et silencieux. Pourtant rien n'est moins exact. Les allemands ont, au contraire, une nature excessivement poétique, mais nullement démonstrative. L'Italien est tout gestes, toute animation, il pleure, il rit avec une égale facilité. Le Français est vif, impétueux, enthousiaste ; il passe de colère à la gaieté, de la tristesse à la joie plutôt à cause d'une mobilité excessive que d'une imagination

ardente. L'Allemand, au contraire, est calme, sérieux, impassible si vous le voulez, mais s'il parle moins, ce n'est pas faute d'idées, et s'il est plus tranquille, ce n'est pas absence d'émotion. La source coule plus lentement, peut-être parce qu'elle est plus profonde. La politesse de l'Allemand est un brusque, mais elle a toutes les marques de la franchise. Il aime les arts, surtout la musique qu'il comprend presque toujours en vrai connaisseur, et sa demeure a généralement un grand air de confort, sinon de parfaite élégance. Je ne veux pas dire que le peuple allemand soit sans défaut, mais je crois qu'on doit au moins, en justice, lui reconnaître quelques qualités.

Plus bas nous apercevons une petite chapelle au sommet d'une montagne. On l'appelle le *Clemens-Kirche* ou église de Saint-Clément. Elle fut fondée, dit-on, pour assurer le repos éternel des chevaliers-brigands pendus par Rodolphe de Hapsbourg. Il y a toutefois une manière plus poétique d'expliquer son origine. Un jour, raconte la légende, le seigneur de Rheinstein enleva une belle et riche jeune fille du Sauerthal. Comme il montait le fleuve avec sa prise, il éclata un orage tellement formidable que les voyageurs durent désespérer de leur salut. Cependant la jeune fille adressa une fervente prière à Saint-Clément le suppliant de la délivrer du double péril dont elle était menacée. Le secours ne se fit pas longtemps attendre; bientôt l'on vit, sur les vagues, un vieillard à l'aspect vénérable et majestueux. Il s'approcha de la jeune fille, lui tendit la main et la conduisit au rivage, tandis que la barque, avec son équipage criminel périrent bientôt sous les coups de la tempête. La jeune fille, sauvée d'un si grand danger, témoigna de sa gratitude envers Saint-Clément en lui érigeant la chapelle qui porte maintenant son nom.

Sur le côté opposé du Rhin, nous voyons la petite ville de Lorch dont l'église paroissiale possède les plus belles cloches de cette partie du pays. Un peu plus bas se trouvent les ruines du château de Nollingen. L'on y montre une colline escarpée qui porte le nom plus énergique que poétique d'escalier du diable. La légende nous apprend que ce château était autrefois habité par une jeune fille aussi capricieuse que belle. Elle avait naturellement une foule d'ado-

rateurs. Or, comme un chevalier de Lorch se montrait d'une assiduité exemplaire et que d'ailleurs son caractère et sa bravoure ne laissait rien à désirer, Mademoiselle lui proposa comme dernière épreuve de gravir à cheval ce précipice. Notre chevalier ne perdit pas courage, mais avec l'aide de quelque Mephistophélès du moyen âge, il réussit à monter la terrible côte et à gagner la main de la châtelaine. De semblables exigences n'étaient pas bien rares à l'époque de la chevalerie. On ne faisait pas alors des mariages à la vapeur, et le jeune homme devait assez souvent exterminer une multitude de dragons avant de se voir au comble de ses vœux. Et dire qu'il y a encore des gens qui regrettent la poésie du moyen âge!

Mais me voilà en train de moraliser quand je devrais vous dire le nom de ce château qui se dessine contre le ciel au sommet d'une colline escarpée. Autrefois c'était une forteresse superbe qui défiait avec ses quatre tours massives et les attaques des hommes et les assauts du temps. Mais pendant que le seigneur de Schonberg, car tel est le nom de ce château, bravait du haut de ses remparts cet ennemi lent mais terrible, qui ne se presse jamais, qui renouvelle ses attaques année après année, siècle après siècle, et finit par tout détruire, ce dernier pouvait lui répondre :

Sais tu, de ton château superbe
 Ce qui restera, dis, lorsque j'aurai passé ?
 Une baraque informe au fond d'un noir fossé,
 Et de ta haute tour de guerre ? Une mesure
 Bonne aux moineaux cachant leur nid dans l'embrasure,
 Et du sauvage aspect de tes créneaux alliers ?
 Un tas de pierres, plein de houx et d'églantiers.

Tel est aujourd'hui le château de Schonberg qui pourtant date du XII^e siècle. Il se vante toutefois d'une légende qui ne le cède guère à l'histoire la plus merveilleuse d'Ovide. Autrefois, dit-on, ce château fut habité par sept jeunes filles qui avaient la mauvaise habitude de se moquer de leurs adorateurs. C'était sans doute bien cruel, mais ce n'était malheureusement pas plus rare à cette époque que de nos jours. Cependant il faut croire que le sexe fort avait quelque puissante amie dans le royaume des fées car, un

beau jour, ces demoiselles furent changées en autant de rochers qui forment un écueil au milieu du Rhin. On l'appelle encore aujourd'hui l'écueil des sept sœurs. Le château de Schonberg a toutefois quelques souvenirs un peu mieux constatés que la légende que je viens de rapporter, car c'est là que naquit en 1615 le maréchal de Schonberg, l'un des généraux de Louis XIV.

Nous passons la jolie petite ville d'Oberwesel et bientôt un spectacle nouveau attire notre attention. C'est un rocher qui s'avance dans le fleuve et qui porte le nom de Loreley ou Lorléi. Anciennement il y avait à cette partie du Rhin un rapide assez dangereux et un tournant appelé le *gewirre*. Le progrès du XIXe siècle, on le comprend bien, ne pouvait souffrir cet écueil que l'on se contentait d'éviter autrefois, et quelques livres de poudre à canon en firent bon marché. Cependant on ne put effacer le souvenir de la légende qui s'attachait à ces sombres rochers. Ce promontoire qui s'élève majestueusement devant nos yeux, était, disait-on, la demeure d'une Sirène belle mais malfaisante qui se montrait dans les ombres mystérieuses du crépuscule au sommet du Lurlenberg. Elle chantait dans le silence de la nuit et il fallait être bien insensible pour résister au charme de sa mélodie. Le plus grand nombre n'y songeait même pas, car cette musique sauvage, cette forme étrange qui se dessinait au sommet du rocher, attiraient à la fois et le pauvre pêcheur qui revenait à sa maisonnette et le chevalier infatigable qui descendait le grand fleuve en quête d'aventures. L'œil fixé sur cette vision surhumaine, l'oreille remplie de ce chant, il ne voyait pas l'écueil devant lui, il n'entendait pas le bruit menaçant du *gewirre*, mais bientôt sa barque chavirait dans les eaux bouillonnantes et la Sirène du Lurlenberg comptait une victime de plus. C'est ainsi que périrent autrefois, nous dit la chronique, le fils unique du comte Palatin et bon nombre de chevaliers errants. Le poète allemand Henri Heine a immortalisé le souvenir de cette légende dans une petite ballade que vous me permettrez de vous citer.

“ Qu'est-ce que cela signifie ? pourquoi suis-je si triste ? Un conte des vieux temps à toute heure harcèle ma mémoire.”

“L'air est frais, le ciel s'assombrit et le Rhin roule ses flots paisibles ; le sommet des monts disparaît dans brumes du soir.”

“Une jeune fille là haut est assise, d'une beauté prodigieuse. Sa parure d'or brille comme du feu, elle peigne sa blonde chevelure.”

“Elle la peigne avec un peigne d'or, et, ce faisant, elle chante une poésie d'une mélodie qui vous entraîne avec une force effrayante.”

“Le pêcheur dans sa petite barque subit le charme de ce chant d'une violence sauvage, il ne regarde pas les écueils, ses yeux sont fixes là haut.”

“Les vagues, il me semble, finissent par par engloutir le pêcheur et la barque : voilà ce qu'a fait Loreley avec son chant” ! (1)

Aujourd'hui tout a disparu ; Sirène, poésie, *gewirre*, écueil ont été remplacés par le progrès, ennemi du romanesque et du merveilleux. Le cri strident de la locomotive se fait entendre sur ces bords enchantés, on a même percé, dans le rocher du Lurlenberg, un tunnel que franchit en mugissant le coursier enflammé et sur le fleuve nous passons sans redouter ni la sirène, ni l'écueil légendaire. Pourtant qu'il nous serait doux d'y séjourner pendant quelques instants, de monter au sommet du promontoire ou bien d'écouter le fameux écho du Lurlenberg qui, dit-on, répète le même son quinze fois ! Malheureusement le temps presse et nous continuons notre voyage. Nous passons d'abord les ruines du château de *Neu-Katzenelnbogen*, mieux connu sous le nom plus euphonique de *tour-du-chat*. Un peu plus bas sur le fleuve s'élève le château de Rheinfels, la plus belle ruine du Rhin. Elle devrait au moins, j'en conviens, avoir une légende, pourtant je n'ai pu rien découvrir ; je le regrette infiniment, mais que voulez-vous, c'est vraiment un cas de force majeure ! Nous allons donc continuer notre voyage sans avoir même le temps de nous en plaindre, car nous apercevons à droite la ruine de Thurnberg.

Les propriétaires de la tour du chat, donnèrent par dérision à ce château le nom de souris (*maus*). Cela équivalait presque à un cartel et ne devait pas resserrer les liens d'amitié entre les deux voisins. Toutefois, dans ce cas du moins, le chat ne parvint pas à dévorer la souris et maintenant les deux antiques ennemis sont forcés de lutter avec le

(1) J'emprunte cette traduction de la ballade de Henri Heine à l'ouvrage de M. Charles Dubois intitulé “Les poètes du foyer.” Le lecteur y trouvera un charmant recueil de poésies allemandes.

temps qui finira certainement par les réduire l'un et l'autre en poussière.

Nous voyons ensuite les ruines de deux forteresses qu'on appelle maintenant les châteaux-frères. Elles rappellent au souvenir du voyageur une de ces vieilles légendes allemandes que je vous raconterais avec plaisir si elle n'était pas assez longue pour remplir toute une veillée d'hiver. Je veux bien vous présenter quelques fleurs le long de la route, mais il ne serait pas juste de vous charger, à chaque pas, d'un énorme bouquet.

Du reste nous perdons bientôt de vue les châteaux-frères et nous arrivons à la ville de Boppard l'une des plus anciennes cités du Rhin. Une colline qu'on appelle le *Marienberg* Mont de Marie, portait autrefois un monastère bénédictin transformé maintenant en établissement hydrothérapeutique. Je ne saurais vous dire comment ce changement s'est effectué, mais probablement un beau jour l'on a prié les moines d'aller se promener un peu, le gouvernement se chargeant de garder leur maison jusqu'à. leur retour. C'est ce qui s'est fait ailleurs.

Nous passons ensuite plusieurs petits villages qui nous semblent le séjour le plus paisible du monde. Rester en face de ce beau fleuve, au pied de ces collines couvertes de vignes, sous ce ciel limpide, au milieu des ruines grandioses du moyen-âge, ne serait-ce pas là l'idéal de la vie heureuse ? Oh ! qu'on laisserait vite le tracassé des affaires et les mille et une misères de la vie active pour tout oublier sur ces bords enchanteurs ! Au sommet de la colline devant nous s'élève le château de Liebeneck, villa presque moderne perdue dans une forêt de noyers ; il rappelle assez la demeure de l'Hon. M. Joly à la Pointe-Platon. La beauté toute gracieuse de cet endroit soulage, pour ainsi dire, le voyageur qui vient de contempler pendant quelque temps les collines arides et les promontoires escarpés du Rheingau. Plus loin se trouve la jolie petite ville de Braubrack à qui le progrès moderne a joué le plus mauvais tour. Autrefois c'était un des plus jolis endroits de ce pays. Il s'agissait cependant de construire un chemin de fer, et les ingénieurs ont impitoyablement percé les collines, élevé des chaussées et mas-

qué entièrement la vue. Mais telle est la coutume de nos jours : l'on renverserait un monument national et historique pour élargir une rue ! Braubrack est dominé par le château de Marksburg, la seule des anciennes forteresses du Rhin qui ait échappé à la destruction. Après avoir servi de demeure seigneuriale et ensuite de prison d'état, ce château se loue actuellement comme résidence particulière. Avis aux personnes romanesques !

Plus bas, au sommet d'une colline bien boisée, nous apercevons le château de Stolzenfels. Après avoir été détruit par les français en 1688, il fut splendidement restauré en 1823 par le prince Frédéric Guillaume, maintenant empereur d'Allemagne. Les guides prétendent que l'on ne saurait trouver un meilleur modèle de château féodal, mais on a beau restaurer de nos jours, on ne fera jamais revivre les anciennes coutumes ni ce que je pourrais appeler le côté pittoresque du moyen âge. Supposons pour un instant, car avec ma baguette de magicien, tout m'est possible, qu'au lieu de voguer sur le grand fleuve en plein dix-neuvième siècle, nous trottions tout à coup transportés au temps des croisés. Naturellement l'envie nous prendra de visiter le château de Stolzenfels qui s'élève devant nous dans toute sa majesté féodale. Pendant que nous gravissons la colline, je sonne du cor. Le guetteur, dont le devoir est d'examiner attentivement les sentiers qui conduisent au château, nous répond en agitant une cloche ou bien par le son de l'olifant. Puis un archer vient nous reconnaître et, comme il n'y a rien chez nous qui puisse inspirer la défiance, il nous permet d'avancer jusqu'au bord du fossé qui entoure le château. Là le pont-lévis s'abaisse, nous laissant en face d'une immense porte, hérissée de clous et revêtue de lames de fer. Après avoir franchi cette porte nous entrons dans une grande basse-cour entourée de toutes parts des diverses constructions du château. Vis-à-vis l'entrée s'élève une haute tour carrée ; c'est donjon qui sera le refuge du seigneur dans les temps critiques et dont les murs épais lui permettra de soutenir et de repousser un dernier assaut. Dans la partie supérieure du donjon se trouve la salle de jugement où l'on prononce contre les ennemis du château une sentence irrév-

vocable. L'on conduit le pauvre prisonnier jusqu'à un escalier de pierre ; il descend deux ou trois marches, puis tombe dans le vide pour mourir de faim au fond des oubliettes. Pourtant notre visite étant tout d'agrément, nous n'examinerons pas davantage les horreurs du donjon, mais nous irons immédiatement à la porte principale du château où nous attend le seigneur et sa petite cour. L'on nous introduit d'abord dans la salle baronniale où nous pouvons contempler à loisir toutes les pompes féodales. Les murs sont couverts d'armoiries richement blasonnées ; partout l'on voit des pennons, des casques, des lambrequins, des étendards, des cimiers et des armes disposées en panoplies. Sous un dais broché d'or se trouve le trône du seigneur et, en face, des sièges pour ses serviteurs et ses vassaux. Notre station dans la salle baronniale ne sera cependant que de courte durée, car l'hospitalité féodale nous presse d'aller au " tinnel" ou salle à manger, pièce non moins importante. Une table en bois de chêne s'étend dans toute sa longueur de cette salle. Le châtelain s'installe dans un fauteuil surmonté d'un dais et s'entoure de ses principaux officiers. L'on jonche le pavé d'herbes odoriférantes. Des serviteurs chargent la table de mets et de venaison, un vieux connétable récite d'un ton solennel et lent le *benedicite* et le repas commence.

Mais il faut bien avouer que votre guide est un être aussi singulier que capricieux ; à un moment si intéressant il se rappelle que le temps s'écoule bien rapidement qu'il ne doit pas vous fatiguer par la longueur de ses histoires. Il a donc encore une fois recours à sa baguette et nous voilà de nouveau au dix-neuvième siècle, sur le *Kaiser Wilhelm* et vis-à-vis la jolie ville de Coblenze.

P. B. MIGNAULT.

(à continuer.)

LES CATACOMBES DE ROME (1)

VI

Le culte rendu par l'Eglise catholique aux images des saints a plus d'une fois été l'objet de violentes attaques. Dieu avait dit au peuple d'Israël : " Tu ne te feras point d'image taillée au ciseau, ni de représentation de tout ce qui est dans le ciel ou sur la terre " ; et au huitième siècle, des hérétiques s'appuyant sur cette défense de l'ancienne loi, proclamèrent impie l'introduction de l'art dans le culte religieux. Représenter sur la toile les traits bénis du Sauveur, de sa Mère et des saints ; orner les temples de statues qui rappelaient les gloires de l'Eglise, constituait à leurs yeux un acte d'idolâtrie. Ils tentèrent une réforme et ne reculèrent pas devant des moyens de violence extrême pour réussir dans leur dessein.

Mais ils échouèrent devant la foi ferme et constante du peuple chrétien, devant les anathèmes de l'Eglise, et l'histoire, afin de perpétuer la mémoire de leur vandalisme sacrilège leur a conservé le nom de *briseurs d'images*.

Leur secte disparut, mais on en retrouva plus tard l'esprit chez les Vaudois et les Albigeois ; puis au seizième siècle, du sein de la réforme protestante s'élevèrent contre l'Eglise de Rome les mêmes accusations. De vives controverses s'engagèrent alors, et d'illustres théologiens entrèrent en lice pour défendre la doctrine catholique. Sans doute, ils apportaient des arguments péremptoires : la loi d'amour, disaient-ils, a remplacé la loi de crainte, la défense de Jéhovah ne s'adressait certainement qu'aux Hébreux dont elle combattait les funestes penchants vers l'idolâtrie. Du reste, le culte des images n'était-il pas justifié par une longue tradition ? N'avait-il pas son fondement dans les plus profonds sentiments de la nature humaine ?

(1) Voir la livraison de mai.

Cependant, les adversaires répondaient en apportant des témoignages positifs des Pères des premiers siècles : c'était Tertullien qui, parlant d'un artiste chrétien, l'accusait d'avoir peint contrairement aux lois : "*pingit illicite* ;" (1) c'étaient saint Clément d'Alexandrie et plusieurs autres qui appliquaient aux fidèles les paroles sévères adressées autrefois par le Seigneur à son peuple ; (2) c'était surtout le fameux concile d'Elvire, en Espagne, qui, l'an 305, défendit de peindre sur les murs des temples " tout sujet de vénération et d'adoration." On concluait de là que proscrire le culte des images, c'était mettre un terme à de graves abus introduits dans le cours des siècles et revenir à la pure doctrine des apôtres.

Ces objections n'étaient pas sérieuses. En effet, les mêmes Pères cités plus haut ne sont-ils pas les premiers à applaudir, en d'autres endroits de leurs écrits, à l'art qui s'inspire du sentiment religieux ? Tertullien ne dit-il point qu'il était d'usage universel de représenter au fond des coupes et des calices Jésus-Christ sous la figure du Bon Pasteur ? (3) Saint Grégoire de Nysse n'était-il pas touché jusqu'aux larmes à la vue d'une peinture représentant le sacrifice d'Abraham ? (4) Sans doute l'art ne jouissait pas d'une liberté absolue, il devait être chrétien et servir la cause de la foi. Toute œuvre essentiellement païenne et toute représentation qui contredisait l'enseignement de l'évangile étaient interdites. Qu'on lise par exemple les Actes des Quatre Saints couronnés. Ces jeunes artistes mandés par Dioclétien pour décorer son palais, se rendent immédiatement aux désirs de l'empereur. Mais bientôt, il s'agit de faire une statue d'Esculape destinée à être adorée dans un temple ; ils refusent et préfèrent mourir martyrs plutôt que d'employer leur talent à favoriser la superstition et l'idolâtrie. Ce simple fait explique la parole de Tertullien.

Quant au concile d'Elvire, il suffisait de dire que la défense même portée par lui supposait évidemment l'usage

(1) *Contra Hermogenem*, cap. I.

(2) V. Billuart, t. III, p. 133, ed. Lecoffre, 1874.

(3) *De pudicil.* cap. vii.

(4) *Orat. de Filii et Spiritus Sancti divinitate.*

des images, que ce concile du reste n'était pas œcuménique, et ne s'adressait qu'à l'Espagne. Quoi de plus naturel que ce décret si souvent objecté ? C'était le moment où Dioclétien venait de lancer contre l'Eglise l'édit de la persécution la plus sanglante. Par une mesure de prudence, les évêques défendirent de peindre sur les murs des temples les saintes images, afin de ne pas les exposer à une sacrilège profanation. Ils se prémunissaient donc tout simplement contre la fureur des ennemis du christianisme.

Les théologiens savaient tout cela ; cependant, ils firent relativement à la question historique des concessions que personne ne ferait aujourd'hui. Peteau ne craignit pas d'avouer que l'usage des images avait été presque nul au berceau de l'Eglise ; le P. Zaccharia exprima un sentiment analogue, et Billuart lui-même apporta plusieurs raisons pour expliquer la rareté des peintures chrétiennes aux premiers siècles. Le dogme restait assurément intact, mais de tels aveux ne s'appuyaient pas sur la vérité historique ; une connaissance plus parfaite des catacombes les aurait fait éviter, puisque les peintures religieuses abondent dans ces cryptes funéraires. Que de fois le Christ sous des formes diverses, la Vierge-Mère, les figures les plus saillantes de l'Ancien et du Nouveau Testament n'y sont-ils pas représentés ! Sans aucun doute, un grand nombre de ces productions remontent au second, et même à la fin du premier siècle. Il est plus d'une chambre sépulcrale dont les gracieux dessins rappellent ceux des maisons de Pompéi : on y voit les mêmes festons, les mêmes feuillages, les mêmes fleurs. Mais ce n'est là que l'encadrement ; au milieu de ces frais tableaux se montre à nos regards l'aimable figure du Bon Pasteur, ou Lazare ressuscité, ou une femme en prière, ou Daniel dans la fosse aux lions.

Images bénies ! que de larmes et de prières la piété de nos pères a dû répandre devant elles, aux jours si tristes de la persécution ! Elles formaient peut-être les seuls ornements de leurs pauvres chapelles souterraines ; elles parlaient à leur cœur, et leur représentaient les plus tendres objets de leur amour. Nous n'avons donc rien innové ; en vénérant les images du Sauveur et des bienheureux, nous

ne sommes que les imitateurs fidèles des disciples des Apôtres. Que l'on ne nous accuse ni de superstition ni d'idolâtrie. Comme les chrétiens des catacombes, nous n'adorons que Dieu, et, dans cette Vierge sans tache, dans ces grands pontifes, dans ces confesseurs et ces martyrs dont les peintures de nos temples nous redisent les héroïques vertus, nous ne voyons que les gardes d'honneur du divin Roi de nos tabernacles.

VII

Mais arrivons à l'examen détaillé des peintures et des inscriptions.

Parmi les premières, un grand nombre, il faut l'avouer, sont enveloppées de mystères. Nous n'en serons pas étonnés, si nous nous rappelons cette discipline célèbre dont tous les documents chrétiens font mention jusqu'au cinquième siècle : je veux dire la discipline de l'arcane, ou du secret.

Sans rechercher les ténèbres, l'Eglise comprit de bonne heure qu'une grande prudence lui était nécessaire. Ses mystères, en effet, par leur sublimité et leur profondeur contrastaient avec les superstitieuses et grossières doctrines du paganisme : les publier sans réserve eût été les exposer certainement à la profanation et au mépris. Ces appréhensions étaient-elles fondées ? Il suffit de lire Tertullien et les autres apologistes du christianisme pour s'en convaincre. Il y a quelques années, on a trouvé dans une des chambres du palais des Césars, un *grafitto* singulier sur le sens duquel on ne saurait se méprendre. Un personnage à tête d'âne est attaché à une croix ; à sa gauche un homme le regarde et porte sa main à sa bouche en signe d'adoration. Au-dessous, on lit des paroles grecques dont voici la traduction : "Alexamène adore son Dieu." Quel était cet Alexamène ? Très probablement un serviteur chrétien de l'empereur : par une révélation indiscrete du culte qu'il rendait au Crucifié, il avait donné lieu à cette caricature injurieuse pour l'auguste mystère de la Rédemption. De tels exemples ne sont pas rares et nous font comprendre la haute sagesse de la discipline de l'arcane.

D'un autre côté, l'Église désireuse de pénétrer les catéchumènes d'une vénération profonde pour la religion à laquelle ils se convertissaient, jugeait bon de les éprouver et de ne les instruire que graduellement des articles du symbole (1).

L'existence de cette loi si sage est attestée par toute la tradition des premiers siècles. Tertullien s'en faisait un argument pour défendre ses frères des odieuses accusations portées contre eux : " Si nous sommes toujours cachés, dit-il, quand a-t-on vu ce que nous faisons ? Qui donc a pu le dévoiler ? Nos complices ? Assurément non, puisque tous les mystères, par leur essence même obligent fidèlement au secret" (2).

Dans son livre contre Celse, (3) Origène énumérant les dogmes enseignés à tout le monde ne dit pas un mot de la Trinité ni de l'Eucharistie. Dans une de ses homélies, saint Jean-Chrysostôme dit qu'il n'ose parler du baptême à cause de ceux qui ne sont pas initiés. Ailleurs, il enseigne que le mystère de l'Eucharistie est connu des initiés seulement (4). " Jamais, dit saint Cyrille de Jérusalem, il n'a été parlé à un gentil du mystère arcané du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Nous n'en parlons pas même ouvertement devant les catéchumènes ; mais nous nous servons d'un langage occulte, de telle sorte que les fidèles, ceux qui savent la chose comprennent, et que ceux qui ignorent ne se scandalisent point d'une révélation prématurée" (5).

Il n'est donc pas étonnant que l'art chrétien ait eu lui aussi ses réticences et ses réserves. Si les peintures des catacombes semblent parfois de véritables énigmes, c'est qu'elles se ressentent de la discipline générale de l'Église ;

(1) Il importe de remarquer ici que cette loi générale admit quelquefois des exceptions. " Elle fléchissait, dit l'abbé Martigny, toutes les fois que le bien de la religion l'exigeait. Alors les mystères de la foi étaient publiés, non-seulement devant les catéchumènes, mais en présence des ennemis. Nous en avons de fréquents exemples dans les apologistes, qui souvent n'eurent pas de moyens plus efficaces qu'une entière franchise pour repousser les calomnies dirigées contre les fidèles, celles surtout qui n'étaient basées que sur l'altération ou le travestissement de la doctrine."

(Dict. des Antiquités chrét. art. Secret, p. 725.)

(2) *De præscript. adv. hæret.* XLI.

(3) Lib. I.

(4) *Hom. 72 in Matth.*

(5) *Catech. VI.*

mais une page de l'Évangile, ou l'enseignement des Pères nous en apprend bientôt la mystérieuse signification.

Les catacombes, nous l'avons vu, sont avant tout des lieux destinés à la sépulture. Il est donc naturel que les dogmes les plus fréquemment exprimés par les dessins et les épitaphes soient ceux qui se rapportent à la vie future : comme l'immortalité de l'âme, la résurrection des corps, la communion des saints.

L'immortalité de l'âme, la résurrection des corps ! Avec quelle éloquence touchante tous ces marbres funéraires ne nous les enseignent-ils pas ! Disons d'abord que ces consolantes croyances ressortent du langage admirable que l'Église avait créé. La mort, loin d'être le dernier mot de toutes choses n'était que l'aurore d'une vie meilleure : elle s'appelait une *naissance*. Les catacombes portaient originellement le nom sublime de *cimetières* ou dortoirs. C'étaient en effet des lieux de repos : le chrétien y dormait dans la paix du Seigneur en attendant l'heure du grand réveil. " Les païens, qui croyaient que les corps étaient enfouis dans la tombe pour n'en jamais sortir, remarque le P. Marchi, se servaient de ces mots : *situs, positus, compositus, situé, posé, composé*, (placé, dans ou avec). Les chrétiens, qui croyaient fermement que le séjour dans le tombeau était temporaire, avaient adopté un terme parfaitement exact : ils disaient : *déposé, déposition*." (1) Suivant l'observation de M. de Rossi, la loi romaine désignait sous le nom de *déposition* l'action de consigner une chose, et Cicéron appelle *déposées* les choses confiées par un temps à la garde de quelqu'un.

Mais voici des témoignages plus explicites. Entre un grand nombre d'épitaphes, nous choisissons les plus frappantes : (2)

Ici repose en paix *Laurentia*, fille de *Lucius*,
qui a cru à la résurrection.

(1) *Monum. prim. etc.*, p. 19. V. Mgr Gerbet, *Esquisse de Rome chrétienne*, t. 2, p. 231.

(2) Nous croyons inutile d'indiquer les cimetières où les inscriptions que nous citons ont été trouvées. Au lecteur qui voudrait étudier ce sujet d'une manière particulière, nous nous permettons de recommander le *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes* de M. l'abbé Martigny ; l'ouvrage de Mgr Gerbet, les *Trois Romes* par Mgr Gaume ; *Le Christianisme et les temps présents*, par M. l'abbé Bougaud.

Victoria dort.

Zoticus ici pour dormir.

Sabbatia s'est retirée dans le sommeil de paix
(ayant environ) XXVIII (ans).

Quel est celui dont la puissance opérera ce prodige de la résurrection ? Jésus-Christ lui-même. Ecoutez :

Justus ressuscitera avec les saints par Jésus-Christ.

Ces paroles ne sont-elles pas un écho fidèle du texte sublime de l'épître de saint Paul aux Philippiens : " Pour nous, notre vie est dans les cieus ; c'est de là aussi que nous attendons le Sauveur qui réformera le corps de notre humilité en le conformant à son corps glorieux, par cette vertu efficace qui assujettit toutes choses à sa puissance." (1)

Les peintures à leur tour viennent illustrer les inscriptions. Fréquemment elles rappellent le souvenir de la résurrection de Lazare et l'histoire de Jonas. On peut dire que ces deux scènes sont reproduites à satiété sur les pierres sépulcrales et au plafond des chapelles. Le prophète de Ninive a inspiré plusieurs compositions différentes : tantôt on le voit introduit par un des hommes de l'équipage dans la gueule de la baleine, tantôt il est rejeté sur la rive par ce monstre, ou bien encore il se repose sur le rivage, à l'ombre d'un arbre. Ces productions diverses expriment toujours la même vérité : Jonas figure le Christ sortant glorieux du tombeau, et la résurrection du Christ est le gage assuré de la nôtre. Voilà le grand dogme qui soutenait les chrétiens au milieu de leurs tribulations et de leurs souffrances. Voilà la pensée qui leur faisait braver courageusement les tortures du martyre ?

Mais une fois la tombe fermée, tous les doux liens de famille ou d'amitié formés sur la terre sont-ils à jamais brisés ? N'y a-t-il plus de communication entre les habitants de la terre et les âmes qui les ont devancés dans la patrie ? Oh ! non, l'affection, la reconnaissance, la tendresse survivent au trépas. Ceux qui sont partis n'oublient pas ceux qui sont restés ; du sein de Dieu, ils les suivent du regard, compatissent à leurs

(1) *Philip.* III. 20. 21.

maux, prêtent l'oreille à leurs prières, et intercèdent en leur faveur auprès du dispensateur de tous les biens. Telle est la foi de l'Eglise des premiers siècles ; comment en douter, lorsqu'on lit sur la pierre sépulcrale des inscriptions comme celles-ci :

Sabbatius, âme chérie, intercède pour tes frères et tes amis.

Jovianus, vis en Dieu et prie.

Atticus, ton âme est dans le bonheur, prie pour tes parents.

Avouons que l'on trouverait difficilement une formule plus claire du dogme de la communion des saints.

Ce n'est pas tout. Si l'Eglise militante adresse ses supplications ferventes à ceux qu'elle croit en possession de la gloire, elle-même aussi prie pour ses frères trépassés : preuve manifeste de la croyance au purgatoire, c'est-à-dire à un lieu intermédiaire entre le séjour de supplices éternels et celui d'une félicité sans fin. Pourquoi, en effet, implorerait-on la clémence divine en faveur d'une âme dont le sort serait irrévocablement fixé ?

Tantôt, le défunt est recommandé à la miséricorde de Dieu :

Seigneur, je te prie qu'il puisse voir le paradis de la lumière !

Seigneur, que l'âme de Vénéria ne soit pas plongée dans les ténèbres !

Que Dieu se souvienne de lui dans les siècles !

Tantôt, l'épithaphe demande à ceux qui la liront l'aumône de la prière pour celui qui repose sous le marbre funéraire :

Quiconque des frères lira, qu'il prie Dieu que la sainte et innocente âme soit reçue auprès de Dieu.

On s'adresse même aux élus, et on les supplie d'employer le crédit dont ils jouissent au ciel, à venir en aide à une âme chérie :

Sainte Basilia, nous recommandons à votre charité Crescentinus, et Micina, notre fille.

*Domina Basilia, commandamus (sic) tibi,
Crescentinus, et Micina filia nostra. (sic)*

Cette épithaphe ne ferait assurément pas l'admiration

d'un latiniste, mais les fautes grammaticales n'en sauraient diminuer la haute valeur dogmatique. En transcrivant ces textes si beaux, les touchantes prières que l'Eglise récite aujourd'hui sur le cercueil de ses enfants nous reviennent à la mémoire : " Seigneur, donnez-leur le repos éternel, et que la lumière éternelle les éclaire. O Dieu Créateur ! et Rédempteur de tous les fidèles, accordez aux âmes de vos serviteurs et de vos servantes la rémission de tous leurs péchés, afin qu'elles obtiennent, par nos très humbles prières, le pardon qu'elles ont toujours attendu de votre miséricorde !— Que nos humbles prières, Seigneur, soient utiles aux âmes de vos serviteurs et de vos servantes, afin que, dégagées par vous de tous les liens de leurs péchés, elles jouissent du fruit de votre rédemption ! "

VIII.

Outre ces dogmes relatifs à la destinée humaine, Rome souterraine nous en enseigne encore un grand nombre.

On ne doit pas s'attendre à ce que la peinture ait exprimé de bonne heure le mystère de la Trinité : en tracer une image sensible était dangereux et difficile à la fois ; la discipline de l'arcane s'y opposait du reste. Il faut aller jusqu'au quatrième siècle, pour voir représentées sur un sarcophage les trois personnes divines concourant à la création de la première femme. Au cinquième seulement, des images rappellent l'apparition du Seigneur à Abraham sous la figure de trois anges à forme humaine, bien que tous les Pères vissent toujours dans ce fait une révélation de la Trinité. Cependant les premiers siècles ne sont pas absolument sans témoignages. En réunissant plusieurs épitaphes, nous obtiendrons une éclatante profession de foi à la divinité des trois personnes distinctes. Pour ce qui regarde l'unité de nature, il n'y a pas de doute possible :

Je crois en Dieu le Père.

Ponti, vis en Dieu le Christ.

Paulus Evochiati (repose) dans le Saint Esprit, *Spirito* (sic) *sancto*.

Vis dans l'Esprit Saint : *Vivas in Spirito sancto*.

Sur une autre tombe, une jeune fille se déclare redevable

au Saint Esprit d'avoir conservé jusqu'à son dernier soupir la fleur de la virginité :

Severa, Spiritu sancto casta, pudica, et inviolabilis semper.

Ces mots : dans l'Esprit Saint, avec l'Esprit Saint, quelques archéologues crurent d'abord qu'ils marquaient seulement la sainteté, et ne se rapportaient qu'à l'âme du défunt ; mais l'építaphe suivante trouvée par le P. Marchi dans l'église souterraine de Saint-Hermès prouve avec évidence qu'ils désignaient la troisième personne de la Trinité :

Protus repose ici dans l'Esprit Saint de Dieu. (1)

Jésus-Christ est la grande figure qui illumine les catacombes. A chaque pas on aperçoit son monogramme entouré de palmes ; des peintures qui rappellent les principaux événements de sa vie ; l'*alpha* et l'*oméga* qui semblent le proclamer principe et fin de toutes choses. Suivant d'illustres artistes, c'est même dans le cimetière de Saint-Calixte que l'on trouverait l'image du Sauveur, devenue parmi les chrétiens un type traditionnel, et qui guida dans leurs immortels chefs-d'œuvre Léonard de Vinci et Raphaël.

Certaines représentations, à première vue, paraissent étranges. Au milieu de dessins dont l'origine chrétienne n'est pas douteuse, on voit Ulysse lié au mât de son navire, ou bien Orphée entouré d'animaux divers qu'il enchante et captive par les accents de sa lyre. Pourquoi ces souvenirs mythologiques ? Quelle a pu être l'intention des chrétiens en s'inspirant de ces données de la fable ?

Nous répondons en citant un passage d'une homélie de saint Maxime, au cinquième siècle, sur la passion et la croix du Sauveur : " Les fables du siècle, dit-il, rapportent que cet Ulysse qui fut pendant dix ans le jouet des caprices de la mer, sans pouvoir arriver à sa patrie, fut un jour poussé vers le lieu où les Sirènes faisaient entendre leurs chants... Et tel était le charme de leur mélodie, qu'en l'entendant, on se sentait comme invinciblement entraîné, non vers le port auquel on tendait, mais vers l'abîme que l'on désirait éviter. Or, Ulysse, pour se soustraire à cette périlleuse

(1) V. *Esquisse de Rome chrétienne* t. II, p. 141.

séduction, boucha les oreilles de ses compagnons avec de la cire, et se fit lui-même attacher au mât de son vaisseau. Si donc la fiction suppose qu'Ulysse fut délivré du péril en se liant à l'arbre de son navire, n'est-il pas juste de proclamer à meilleur droit, qu'en ce jour, le genre humain a été soustrait au danger de la mort par l'arbre de la croix ? En effet, depuis que le Christ a été attaché à la croix, nous traversons, l'oreille fermée, les séduisants écueils du monde... L'arbre de la croix, non-seulement porte l'homme qui y est attaché à sa patrie, mais aussi il protège par la vertu de son ombre les compagnons qui l'entourent." (1)

Si saint Maxime tenait ce langage au cinquième siècle, il n'est pas douteux qu'une si belle interprétation mystique n'ait été populaire dès les premiers temps de l'Eglise. Ulysse était donc regardé comme une figure du Sauveur, et les chrétiens, fidèles observateurs de la loi du secret, en le peignant sur les murailles de leurs cimetières souterrains, rappelaient la rédemption du monde par le sacrifice du Calvaire.

La même remarque s'applique à Orphée. D'après la fable, ce célèbre chanteur de la Thrace avait adouci les bêtes les plus féroces aux sons mélodieux de sa lyre. On pouvait donc voir en lui une image du Christ qui avait transformé les esprits et les cœurs, et attiré à lui des milliers d'âmes par le charme de ses vertus, l'éclat de ses miracles et la sublimité de son enseignement.

Écoutons saint Clément d'Alexandrie comparant le héros de l'antiquité à Jésus. Il raconte d'abord les merveilles et les bienfaits attribués au premier, puis il s'écrie : " La puissance de mon chanteur à moi, ne se borne pas à de si vulgaires prodiges. Il est venu comme un libérateur rompre la dure servitude, briser la tyrannie que le démon faisait peser sur le monde, et, nous attirant doucement sous le joug suave et bienfaisant de la religion, il rappelle vers le ciel, notre véritable patrie, nos cœurs inclinés vers la terre. Lui seul, oui, seul de tous les Orphées, il a su dompter les animaux les plus difficiles à vaincre, c'est-à-dire les hommes." (2)

L'abbé BRUGHÉSI.

(A continuer)

(1) Homél. I., V. *Diction. des antiquités chrét.* p. 768.

(2) *Cohort. ad gent.* cité par Martigny, p. 559.

CONSERVEZ VOS CHANSONS.

Laboureurs, laboureurs, conservez vos chansons,
Laissez aux citadins la romance insipide
Qui ne vous parle pas de votre ciel limpide,
De vos champs, ni de vos moissons ;

Qui ne vous parle pas de vos plaisirs champêtres,
De vos calmes amours, de vos rudes labeurs.
Eh ! que sont donc pour vous ces ineptes fadeurs,
Délices de nos petits-mâîtres ?

Larmes, soupirs menteurs, sentimentalité,
Du véritable amour risible parodie,
C'est la romance, hélas ! ignoble rapsodie
Où le sens commun est fouetté.

Grand Dieu ! que j'en ai vu se faner sur leur tige,
Et mourir, sur la foi d'un funèbre *andante*,
De gros garçons joufflus, rayonnants de santé !
Pauvres gens ! mais romance oblige.

Et s'ils se contentaient encor, les malheureux,
De se plaindre et gémir d'un ton de poitrinaire,
Sans outrager au moins les lois de la grammaire !
Mais non, rien n'est sacré pour eux.

Laboureurs, vos amours ne sont pas malades,
Elles se portent bien, tout comme Madelon,
Ou Josephite, ou Margot ; et, croyez-moi, Suzon
N'aime pas les chansons plaintives ;

Car elle est simple et gaie, elle hait les grands mots
 Qui semblent faits exprès pour cacher la pensée,
 Elle croit, comme moi, la romance insensée
 Bonne tout au plus pour les sots.

Chantez donc le printemps qui dépouille la plaine
 De son manteau glacé, chantez donc vos prés verts,
 Célébrez vos blés murs et riez des hivers
 Lorsque votre grange est bien pleine.

Oui, chantez ces vieux lais, si naïfs et si doux,
 Qui charmaient les loisirs de nos joyeux ancêtres.
 Laboureurs, au milieu de vos fêtes champêtres,
 De leurs chansons, souvenez-vous.

Les *anciens* se font vieux, et sur leur tête sage
 La Mort s'en v tantôt poser sa froi de main ;
 Jeunes gens, songez-y, car vous aurez demain
 A recueillir leur héritage.

Ne laissez pas tarir cette franche gaité,
 L'un des plus précieux de tous vos caractères,
 Sachez, sachez toujours rire comme vos pères,
 Et y rendre tout du bon côté.

ERNEST MARCEAU.

CHATEAUBRIAND

ET LA RENAISSANCE CHRÉTIENNE AU XIX^e SIÈCLE.

IV

Au point de vue du style, Chateaubriand tient assurément le premier rang parmi les écrivains français. Notre langue fut pour lui un interprète fidèle et lucide de la pensée, un instrument docile, une arme redoutable.

“Après le XVIII^e siècle qui est en général sec, analytique, incolore, dit M. de Sainte-Beuve, M. de Chateaubriand est venu, remontant à la phrase sévère, à la forme cadencée du pur Louis XIV, et y versant les richesses d'un monde nouveau, les études du monde antique... On a comparé heureusement ce style aux blanches colonnes de Palmyre : ce sont, en effet, des fûts de style grec, mais avec les lianes des grands déserts pour chapiteaux. Et puis, comme dans Louis XIV, un fond de droit sens, mêlé même au faste de la mesure et de la proportion dans la grandeur. En osant la métaphore comme jamais on ne l'avait fait en français avant lui, M. de Chateaubriand ne s'y livre pas avec profusion, avec étourdissement : il est sobre dans son audace ; sa parole, une fois l'image lancée, vient se retremper droit à la pensée principale, et il ne s'amuse pas aux ciselures, ni aux moindres ornements...”

“M. de Chateaubriand apparaît donc littérairement comme un de ces écrivains qui maintiennent une langue en osant la remuer et la rajeunir. Toute l'école moderne émane plus ou moins directement de lui.”

Tout en reconnaissant que le style de Chateaubriand mérite l'éloge que je viens de citer, je dois faire remarquer que cette critique date déjà de plusieurs années, et que son auteur, s'il vivait encore, apprécierait peut-être avec moins d'enthousiasme le mérite du grand écrivain. Il aurait dû, pour être plus juste, ajouter que si le style de Chateau-

briand tient de Louis XIV, il n'est pas cependant complètement débarrassé de la rhétorique pompeuse et vide du 18^e siècle, et que, comme tout ce qui porte l'empreinte de cette époque malheureuse, il nous paraît aujourd'hui vieilli et démodé.

On a dit avec raison, que les œuvres de Chateaubriand ont eu moins de mérite que d'influence, et que cette influence s'étendit plus loin qu'il ne le prévoyait.

Navigateur aventureux, il a ouvert une voie vers des régions nouvelles, mais il n'a fait qu'entrevoir ces régions. D'autres devaient venir après lui et compléter ce qu'il avait commencé. Il n'a pas organisé la lutte, et ne s'est pas inquiété si son œuvre serait continuée après sa mort. Il a travaillé dans l'isolement, et, il faut bien le reconnaître, son amour propre et son ombrageuse susceptibilité l'ont empêché de faire tout le bien qu'il pouvait accomplir.

Mais il a donné l'exemple, et c'est là son mérite ! — car on ne saura jamais calculer le pouvoir de l'exemple.

C'est de lui que date la réaction contre les idées payennes qui dominaient auparavant dans le domaine de l'art, contre les préjugés et les vaines formules qui faisaient alors de la littérature une chose si fade, et si médiocre.

Jusqu'alors l'olympé et ses dieux règnaient dans la poésie. La mythologie était aussi en faveur qu'aux jours de Périclès et d'Auguste. C'est dans les souvenirs du monde payen que l'art cherchait ses inspirations. Seule l'antiquité payenne avait trouvé le type du beau. La religion chrétienne pouvait, aux yeux de quelques-uns, posséder le trésor de la vérité, mais personne n'allait jusqu'à lui attribuer *la beauté*. Elle ne parlait qu'à l'esprit, et ne disait rien aux sens, rien à l'imagination, rien au cœur. La pensée chrétienne en poésie, en peinture, en architecture ne devait se présenter que sous une forme payenne.

Régnant sans conteste sur la forme, le paganisme avait aussi envahi le fond et était passé dans les idées. L'incrédulité des philosophes et la corruption de la haute société favorisaient ce retour au paganisme, et réciproquement, le paganisme, mis à la mode par la littérature, tenait la porte ouverte à l'immoralité et à l'irréligion. Nous voyons une

preuve évidente de ce retour au paganisme dans ce qui se passa lors de l'explosion révolutionnaire. Qu'on relise les discours des Girondins, de tous les chefs révolutionnaires, c'est du paganisme tout pur. Et rappelons-nous ce culte abominable rendu à la déesse *Raison*, les fêtes civiques de Chaumette, et cette ridicule substitution des noms romains de Brutus, Scovola, etc., aux noms du calendrier de l'Eglise.

Tel était le *goût* de l'époque. Les *règles*, en matière d'art et de littérature, étaient à l'unisson. Le *convenu* régnait en maître. Il posait sa main lourde et sèche sur le pinceau du peintre, sur le ciseau du sculpteur et prétendait gouverner l'inspiration du poète. On ne pouvait être *beau* qu'à la condition de suivre certains sentiers tracés par les devanciers. On vivait d'imitation, on se complaisait dans un abject servilisme, et on en arrivait ainsi aux ennuyeuses tragédies de Voltaire, aux odes de J. B. Rousseau, aux bucoliques de Delille et aux fables de Florian.

Sous ce régime la critique s'exerçait dans un champ singulièrement étroit. Elle s'occupait à scander les vers, et à peser la valeur des rimes, et elle pouvait discuter pendant des années sur le plus ou moins de noblesse d'une expression, sur le plus ou moins de justesse d'une épithète.

C'est sous l'empire de ce *convenu* en littérature qu'on admettait alors sans discussion la fameuse maxime de Boileau, portant la double empreinte de la renaissance et du jansénisme :

De la foi des chrétiens les mystères terribles
D'ornements égayés ne sont pas susceptibles.

Partant de là on avait séparé la vérité de la beauté.

Le christianisme n'avait rien à faire dans la poésie et dans les beaux arts. Il avait cessé d'inspirer l'architecture, et l'on ne se gênait pas pour badigeonner les vieilles cathédrales gothiques, que l'on trouvait barbares.

La poésie ne pouvait plus s'inspirer que de la fiction, et le poète en était réduit à se battre les flancs pour s'enthousiasmer à froid, après avoir invoqué les muses. En un mot, c'était, en littérature comme en philosophie le règne du

mensonge, et la poésie de ce temps nous apparaît sous les mêmes dehors que les personnages, c'est-à-dire sous le fard la poudre et la perruque !

C'est contre cet état de choses que Chateaubriand voulut réagir. C'est contre de tels préjugés qu'il a combattu, et, disons-le bien haut, il a été victorieux.

Il a d'abord mis en complète déroute les divinités olympiques et débarrassé la poésie de l'attirail mythologique dont elle s'affublait. La pensée chrétienne commença dès lors à s'exprimer dans un langage chrétien.

Chateaubriand a fait tomber le mur que des esprits étroits voulaient lever entre l'Eglise et les connaissances humaines. Grâce à lui on comprendra désormais que l'Eglise n'est pas l'adversaire du progrès artistique ou scientifique.

Et surtout il a détruit cet incompréhensible préjugé par lequel on prétendait ne rien voir de beau dans le Christianisme. Et en montrant qu'il faut chercher le beau dans la contemplation de la vérité, il a ouvert au génie des horizons immenses. Il l'a fait sortir de l'ornière de la convention ; il lui a donné des ailes. Désormais la littérature va prendre une forme nouvelle. Au lieu de l'antiquité payenne elle aura pour sujet d'étude les âge de foi, l'ère des martyrs, le moyen-âge avec les merveilles que l'art chrétien y a réalisées.

Le poète ne sera plus désormais un simple amuseur. Il parlera à l'ame pour lui dire : Plus haut, toujours plus haut. Il aura le secret du véritable enthousiasme, en puisant son inspiration non plus à la fontaine d'Hippocrène, mais aux sources d'eau vive qui jaillissent pour l'éternité. Il sera vrai en parlant de Dieu, en parlant de la nature, en parlant de lui-même. Il versera, il fera verser de vraies larmes.

Telle est la littérature nouvelle inaugurée par Chateaubriand. Telle est la réaction dont il donna le signal.

Cette réaction, il est vrai, ira trop loin. L'école dite romantique, confondant les lois éternelles que l'homme doit suivre dans la recherche du beau avec les règles arbitraires formulées par une époque particulière, voudra rejeter les unes et les autres, et ne reconnaître d'autre maître et d'autre guide que la fantaisie. Ses adeptes prendront pour règle de nier tout ce que l'école dite classique a affirmé, de mépri-

ser tout ce qu'elle a admiré. Or c'est encore là de la convention, du parti pris, du préjugé, et l'on ne fait ainsi que tomber de Charybde en Scylla. Et par une curieuse évolution voilà que cette école revient au point de séparation, qu'elle redevient payenne, avec son panthéisme, comme le 18^e siècle l'était avec sa mythologie, et voilà que le culte de la forme redevient à la mode. Mais cette école, encore une fois, ne représente pas toute la littérature moderne ; et si elle s'est écriée : je ne servirai pas ! si rejetant toute contrainte et tout frein elle se jette dans des sentiers perdus qui la conduiront aux plus monstrueuses erreurs, aux plus grandes absurdités, une phalange d'artistes, de poètes et d'écrivains reste fidèle aux traditions chrétiennes et à la voix du *bon sens*. Ces écrivains, ces poètes savent ce qu'il faut garder et ce qu'il faut rejeter des traditions littéraires des derniers siècles. Ils respectent et écoutent les vieux maîtres de la langue et du style : ils respectent surtout la vérité, la religion, la morale : mais ce respect et cette soumission ne les empêchent pas de se livrer à toutes les nobles aspirations qui entraînent l'homme à la recherche du beau et du bien. Ils peuvent être audacieux parce qu'ils sont soumis. Ils peuvent oser plus que M. Hugo ou M. Zola, parce qu'ils ont la lumière et la force qu'ils ont demandées à l'éternelle vérité. Comparée au grand siècle cette école moderne n'est certes pas éclipsée. Si elle n'a pas toute la perfection du langage et du style qu'ont eue les grands classiques, elle a des qualités qu'ils n'avaient pas : elle possède plus d'énergie, plus de liberté, plus de vie : elle est plus franchement chrétienne et catholique. Et que sera-ce si nous la comparons au dix-huitième siècle ? Encore une fois, c'est en considérant les erreurs et les tendances funestes auxquelles Chateaubriand a arraché la littérature, l'abîme dont il a retiré l'esprit humain, que nous comprendrons la grandeur de son œuvre.

V

Mais l'auteur du *Génie du Christianisme* n'avait pas seulement en vue d'opérer cette salutaire révolution dans le do-

maine de la littérature. Il voulait, comme but suprême, ramener les âmes à la pratique de cette religion que le philosphisme et la révolution avaient voulu détruire.

Et en cela encore, malgré les défauts de son œuvre, il a réussi : " C'est par milliers, dit M. Léon Gauthier, que ce livre étonnant a poussé les âmes dans le sein d'un Dieu inconnu ou méprisé ! " Il dépassa même l'intention de l'auteur et il produisit des chrétiens plus fervents que lui.

M. Louis Veillot, dans un article publié en 1877, a très judicieusement apprécié le caractère de Chateaubriand et l'influence qu'il a exercée sur son siècle.

" Chateaubriand, dit-il, est plein d'aventures et de passions. Il a des ignorances, il remue, s'inquiète, déchire. Il cherche, croit avoir trouvé, doute, se désespère et cherche encore. Ainsi, il excite toujours nos sympathies ou nos antipathies, il faut toujours l'entendre, et notre pensée ne l'oublie pas Prenons Chateaubriand tel qu'il est, avec le bien et le mal. Ses actions mauvaises sont encore de grandes actions, et sa figure est toujours une grande figure. En bien comme en mal il n'a rien de bas.

" Il avait dit : on a prouvé que le Christianisme est excellent, parce qu'il vient de Dieu ; il faut prouver qu'il vient de Dieu parce qu'il est excellent. C'était à peine une idée, ou plutôt ce n'était guère qu'un jeu de mots, la frange du manteau divin. Mais cette frange peut encore faire le plus grand des miracles. " Que je puisse seulement toucher la frange, disait la femme abandonnée des médecins, et je serai guérie. " Avec moins de foi peut-être Chateaubriand toucha cette frange, et lui-même et le monde commencèrent à guérir.

" Chateaubriand n'a pas fondé une école ; il n'était pas un maître que l'on pût suivre. Les héros ne sont pas des tacticiens. Il était un créateur d'émotions puissantes, et par la grâce de Dieu, fécondes ; plus fécondes pour ceux qui les recevaient que pour lui-même. Plus tard, l'école naquit ; lui resta longtemps un catholique honoraire.

" Enfin vieux, désabusé des mensonges de la vie, il vint appuyer ses derniers jours près de l'autel et mourut pénitent. Il était mûr pour voir la gloire de Dieu.

“ Sa littérature aussi est morte, et le siècle qu'elle a charmé finira bientôt, mais son nom survivra. Des légions de travailleurs ardents et savants se sont levées pour ce faire et achever son œuvre interrompue. . . “ Certes, dit en terminant M. Veillot, personne de ce temps n'a engagé l'esprit humain dans un plus grand travail, et ni Dieu ni les hommes n'oublieront que Chateaubriand a été le premier ouvrier.”

Ce dernier mot qualifie parfaitement l'auteur du *Génie du Christianisme*, et le rôle qu'il a joué. Chateaubriand a été le premier ouvrier qui a mis la main à l'œuvre pour relever l'édifice de la civilisation catholique, renversé en France par la révolution de 89.

Aussi ceux qui ont marché sur ses traces dans la carrière qu'il venait d'ouvrir, ceux qui ont profité de ses paroles et de ses exemples lui ont-ils rendu le témoignage de leur reconnaissance.

L'humble et charmant poète de la Bretagne, Hyppolite Violeau, lui adressait ces vers, où respirent la plus tendre vénération et l'admiration la plus sincère :

Vous m'avez introduit dans le temple voilé,
 Aux pieds des saints autels vous m'avez consolé
 Du doute et de l'indifférence,
 J'ai vu dans mon chemin votre astre toujours pur ;
 Vous m'avez abreuvé, moi l'indigent obscur,
 A votre coupe d'espérance.

Vous êtes mon foyer retrouvé chaque soir,
 L'ombrage où ma jeunesse aime tant à s'asseoir,
 Vous êtes ma sainte lumière,
 La source d'harmonie aux flots délicieux,
 L'ange qui dans mes nuits pour m'emporter aux cieux
 Prête son aide à ma prière.

Joseph Autran, l'auteur des *Poèmes de la mer*, a magnifiquement résumé en quelques vers le mérite et la gloire de Chateaubriand.

O poète, ô croyant, dont la voix souveraine
 Nous émeut, nous séduit et partout nous entraîne !
 Immortel pèlerin, qui porte dans tes doigts
 Un bourdon plus brillant que le sceptre des rois !

Que tout enfant du siècle à ton nom rende hommage !
Nul n'a mieux enchanté les esprits de notre âge ;
Fils d'un monde vieilli, sans amour et sans foi,
Pour le régénérer nul n'a fait plus que toi.

Ces éloges ne doivent pas nous paraître exagérés, car la vie et les œuvres de Chateaubriand ont eu certainement un très beau côté, comme nous venons de le voir. La critique, on l'a dit bien des fois, ne doit pas borner son rôle à signaler les défauts ; elle doit savoir reconnaître le mérite et admirer, admirer avec transport, avec enthousiasme, quand elle se trouve en présence de la grandeur et de la beauté. C'est ainsi qu'elle doit s'exercer à l'égard de Chateaubriand. Comme Porus, le grand écrivain doit être traité en roi.

Admiration pour son merveilleux talent, commisération pour ses faiblesses, reconnaissance pour les services qu'il a rendus à la cause de la religion et à celle de l'art, tels sont les sentiments que nous devons avoir pour l'auteur du *Génie du Christianisme*. Si sa littérature est morte, comme l'a dit un des critiques que je viens de citer, si ses livres ne se lisent plus, si son style paraît aujourd'hui suranné, son œuvre survit, son œuvre est toujours là, grande et belle, car l'œuvre de Chateaubriand est indépendante de ses livres, de son style, de ses brillantes qualités comme écrivain. Son œuvre, c'est la renaissance chrétienne de l'art au XIXe siècle. Voilà ce qui lui assure un honneur impérissable, et qui doit nous faire répéter, en évoquant son souvenir et en saluant sa tombe : Paix à son âme, et gloire à son nom !

JOSEPH DESROSIERS.

ANGÉLINE DE MONTBRUN.

Avez-vous cru que cette vie fut la vie ?
LACORDAIRE.

(Suite.)

Il fait un vent fou. La mer est blanche d'écume. J'aime à la voir troublée jusqu'au plus profond de ses abîmes. Et pourquoi ? Est-ce parce que la mer est la plus belle des œuvres de Dieu ? ou plutôt n'est-ce pas parce qu'elle est comme on l'a dit bien des fois, l'image vivante de notre cœur ? L'un et l'autre ont la profondeur redoutable, la puissance terrible des orages, et si troublés qu'ils soient.....

Qu'est-ce que la tempête arrache aux profondeurs de la mer ? qu'est-ce que la passion révèle de notre cœur ?

La mer garde ses richesses et le cœur garde ses trésors. Il ne sait pas dire la parole de la vie. Il ne sait pas dire la parole de l'amour, et tous les efforts de la passion sont semblables à ceux de la tempête qui n'arrache à l'abîme que ces faibles débris, ces algues légères qu'on aperçoit sur les sables et sur les rochers mêlés avec un peu d'écume.

J'ai repris l'habitude de faire lire. Quand je lis moi-même, je m'arrête trop souvent, ce qui ne vaut rien.

L'histoire me distrait plus efficacement que toutes les autres lectures. Je m'oublie devant ce rapide fleuve des âges qui roule tant de douleurs.

Aujourd'hui, j'ai fait lire Garneau, livre aimé de mes beaux jours. Souvent mon père et moi, nous le lisions ensemble. O ma fille, me disait-il parfois, quels misérables nous serions, si nous n'étions pas fiers de nos ancêtres ! Il s'enthousiasmait devant ces beaux faits d'armes et son enthousiasme me gagnait.

Maintenant, je connais le néant de bien des choses. Que d'ardeurs éteintes dans mon cœur très mort ! Mais l'amour de la patrie vit toujours au plus vif, au plus profond de mes

entrailles. Heureux ceux qui peuvent se dévouer, se sacrifier pour une grande cause. C'est un beau lit pour mourir que le sol sacré de la patrie.

L'arrière grand père de ma mère fut mortellement blessé sur les Plaines, et celui de mon père resta sur le champ de bataille de Sainte-Foye avec ses deux fils dont l'aîné n'avait pas seize ans. Ceux-là, je ne les ai jamais plaints. Mais j'ai plaint le chevaleresque Lévis (mon cousin d'un peu loin). Bien des fois, je l'ai vu sombre et fier, ordonnant de détruire les drapeaux. Cette ville de Québec qu'il voulait brûler s'il ne la pouvait conserver à la France, je ne la revois jamais sans songer à lui, et devant la rade si belle, j'ai souvent pensé à sa mortelle angoisse, quand au lendemain de la victoire de Sainte-Foye, on signala l'approche des vaisseaux. Mais le drapeau blanc ne devait plus flotter sur le Saint-Laurent, et, pour nos pères, tout était perdu *fors l'honneur*.

Ce printemps de 1760, madame de Montbrun laboura elle-même sa terre, pour pouvoir donner du pain à ses petits orphelins. Vaillante femme ! J'aime me la représenter soupant fièrement d'un morceau de pain noir, après sa rude journée finie. J'ai d'elle une lettre écrite après la cession, et trouvée parmi de vieux papiers de famille, sur lesquels mon père avait réussi à mettre la main lors de son voyage en France. C'est une fière lettre. "Ils ont donné tout le sang de leurs veines, dit-elle, en parlant de son mari et de ses fils, moi, j'ai donné celui de mon cœur : j'ai versé toutes mes larmes. Mais ce qui est triste, c'est de savoir le pays perdu."

La noble femme se trompait. Comme disait le chevalier de Lorimier, à la veille de monter sur l'échafaud : Le sang et les larmes versés sur l'autel de la patrie sont une source de vie pour les peuples, et le Canada vivra. Ah ! j'espère. Malgré tout, nos ancêtres n'ont-ils pas gardé de leur noble mère, la langue, l'honneur et la foi.

Mon père aimait à revenir sur nos souvenirs de deuil et de gloire. Il avait pour Garneau, qui a mis tant d'héroïsme en lumière, une reconnaissance profonde, et il aurait voulu voir son portrait dans toutes les familles canadiennes. Ce portrait respecté, il est là à son ancienne place. Parfois, je

m'arrête à le considérer. Qui sait, disait Crémazie, de combien de douleurs se compose une gloire ? Pensée touchante et quant à Garneau, si vraie ! Pour faire ce qu'il a fait, il faut aller au bout de ses forces, ce qui demande bien des efforts sanglants. Ah ! je comprends cela et sans doute, je n'y puis rien, j'aime mon pays, et je voudrais que mon pays aimât celui qui a tant fait pour l'honneur de notre nom. J'espère qu'au lieu de plonger dans l'ombre, la gloire de Garneau ira s'élevant. Et ne l'a-t-il pas mérité ? Etranger aux plaisirs, sans ambition personnelle, cet homme de génie n'a songé qu'à sa patrie. Il l'aimait d'un amour sans bornes, et cet amour *rempli de craintes, empreint de tristesse*, m'a toujours singulièrement touchée. D'ailleurs, il l'a prouvé jusqu'à l'héroïsme. Dans ce siècle d'abaissement, Garneau avait la grandeur antique.

C'est l'un de mes regrets de ne l'avoir pas connu, de ne l'avoir jamais vu. Mais j'ai beaucoup pensé à lui, à ses difficultés si grandes, à son éducation solitaire, et avec quel respect je verrais cette mansarde où sans maîtres et presque sans livres, notre historien travaillait à se former. Oh ! qu'il a été courageux ! qu'il a été persévérant ! et combien de fois je me suis attendrie en songeant à cette faible lumière qui veillait si tard et allait éclairer notre glorieux passé.

Mais il a fini sa tâche laborieuse.

Maintenant *longue est sa nuit*. J'ai visité la tombe de cet homme qui n'a pas reculé devant le travail, ni faibli devant le sacrifice.

Alors, je n'avais jamais versé de larmes amères et ma vive jeunesse s'étonnait et se troublait du calme des tombeaux ; mais devant le monument de notre historien, le généreux sang de mes ancêtres coula plus chaud dans mes veines. Je me souviens que j'y restai longtemps. Enfant encore par bien des côtés, je n'étais pas cependant sans avoir profité de l'éducation que j'avais reçue. Déjà, j'avais le sentiment profond de l'honneur national, et, comme celui qui dit à Garneau l'adieu suprême au nom de la patrie, j'aurais voulu lui donner la reconnaissance immortelle de tous les Canadiens.

Il a effacé pour toujours les mots de race conquise, de peuple vaincu.

Il a été un homme de courage, de persévérance héroïque, de désintéressement, de sacrifice.

Qu'il repose sur le champ de bataille qu'il a célébré, non loin des héros qu'il a tirés de l'oubli.

Et nous, Dieu veuille nous donner comme à nos pères, avec le sentiment si français de l'honneur, l'exaltation du dévouement, la folie du sacrifice, qui font les héros et les saints.

Soirée délicieuse. J'aime ces "nuits qui ressemblent au jour avec moins de clarté, mais avec plus d'amour," et si une joie de la terre devait encore faire battre mon cœur, je voudrais que ce fut par une nuit comme celle-ci, dans ce beau jardin où dort la lumière paisible de la lune.

J'ai passé la soirée presque entière sur le balcon, et volontiers j'y serais encore. Mais ces contemplations ne me sont pas bonnes. Ma jeunesse s'y réveille ardente et toute vive. La nature n'est jamais pour nous qu'un reflet, qu'un écho de notre vie intime, et cette molle transparence des belles nuits, ces parfums, ces murmures qui s'élèvent de toutes parts m'apportent le trouble.

Mais tantôt, comme si elle eut deviné mes folles pensées, ma petite lectrice, qui filait seule dans sa chambre, s'est mise à chanter :

"Ce bas séjour n'est qu'un pèlerinage."

Ce simple chant d'une simple enfant m'a rafraîchi l'âme. "Je crois. Au fond du cœur l'espérance me reste ; je ne suis ici-bas que l'hôte d'un instant. Aux désirs de mon cœur si la terre est funeste j'aurai moins de regrets, demain, en la quittant."

Parmi les livres de Mlle Désileux j'ai trouvé un livret dont presque toutes les feuilles sont arrachées et qui porte à l'intérieur : Mon Dieu, que votre amour consume mes fautes comme le feu vient de consumer l'expression de mes lâches regrets.

Pauvre fille ! elle aussi avait un confident. Je ferai comme elle avant de mourir.

Que pense-t-elle de son long martyr maintenant que

Dieu *lui-même* a essuyé ses larmes. J'aime ces tendres paroles de l'Écriture et tant d'autres pleines de mystère.

Qu'est-ce que cette lumière, cette paix que nous demandons pour ceux qui *nous ont précédés*? Qu'est-ce que cette *joie du Seigneur*, où nous entrerons tous et que l'âme humaine si grand pourtant ne saurait contenir? Qu'est-ce que cet amour dont nos plus ardentes tendresses ne sont qu'une ombre si pâle?

Il est certain que malgré l'infini de nos désirs et les ravissantes perspectives que la foi nous découvre, nous n'avons aucune idée du ciel. Et en cela nos efforts ne nous servent pas à grand chose. Nous sommes comme quelqu'un qui n'ayant jamais vu qu'une feuille voudrait se représenter une forêt, ou qui n'ayant jamais vu qu'une goutte d'eau voudrait s'imaginer l'océan.

Demain, le troisième anniversaire de sa mort.

Je crois à la communion des saints, je crois à la résurrection de la chair, je crois à la vie éternelle. Je crois, mais ces ténèbres qui couvrent l'autre vie sont bien profonds.

Quand je revins ici, quand je franchis ce seuil où *son corps* venait de passer, je sentais bien que le deuil était entré ici pour jamais. Mais alors une force merveilleuse me soutenait.

Oh! la grâce, la puissante grâce de Dieu.

Sans doute, la douleur de la séparation était là terrible et toute vive. Cette robe noire que Mina me fit mettre..... Jamais je n'avais porté de noir et j'eus le frisson. Ce froid de la mort et du sépulcre, qui courait dans toutes mes veines, m'a laissé un souvenir horrible. Mais au fond de mon âme, j'étais forte, j'étais calme, et avec quelle ardeur je m'offrais à souffrir tout ce qu'il devait à la justice divine. Combien de fois ensuite, n'ai-je pas renouvelé cette prière. Quand l'ennui me rendait folle, j'éprouvais une sorte de consolation à m'offrir, à souffrir pour que lui fût heureux.

Mais nos sacrifices sont toujours misérables, et bien indignes de Dieu. Bénie soit la divine condescendance de Jésus-Christ qui a mis le sien à notre disposition. Adorable bonté! Comment daigne-t-il m'entendre quand je dis: Pour lui! pour lui!

O mon Dieu, soyez béni. Tous les jours de ma vie je prierai pour mon père. Mieux que personne, pourtant je connaissais son âme. Je sais que sous des dehors charmants il cachait d'admirables vertus et des renoncements austères. Je sais que sa fière conscience ne transigeait point avec le devoir. Je sais qu'il aimait Dieu et qu'il aimait l'Eglise, *cette patrie de l'éternité*. Pour lui, l'*ensorcellement de la bagatelle* n'existait pas ; il n'avait rien de cet esprit du monde que Jésus-Christ a maudit, mais il avait toutes les fiertés, toutes les délicatesses d'un chrétien. Mais que savons-nous de l'adorable pureté de Dieu ? Si réglé qu'il soit, un cœur ardent reste bien immodéré. Il est si facile d'aller trop loin, par entraînement, par enivrement. Ne m'a-t-il pas trop aimée ? Bien des fois, je me le suis demandé avec tristesse. Mais je sais avec quelle soumission profonde il a accepté la volonté de Dieu qui nous séparait. Puis, ô consolation suprême ! il est mort entre les bras de la sainte Eglise, et c'est avec cette mère immortelle que je dis chaque jour :

“ Remettez-lui les peines qu'il a pu mériter, et comme la vraie foi l'a associé à vos fidèles sur la terre, que votre divine clémence l'associe aux chœurs des anges. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur.”

“ Seigneur, disait la pauvre Samaritaine, donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif.”

Profonde parole ! mes larmes ont coulé chaudes et abondantes sur le livre sacré. Quel soif de naufragé peut se comparer à mon besoin d'aimer ?

Depuis ce matin, j'ai toujours présente à l'esprit cette délicieuse scène de l'Évangile. Tantôt j'ai pris la bible illustrée pour y chercher Jésus et la Samaritaine. Et comme cela m'a reporté aux jours bénis de mon enfance, alors que sur les genoux de mon père, je regardais ces belles gravures que j'aimais tant. Je me souviens que j'en voulais beaucoup à la Samaritaine, qui ne donnait pas à boire à Notre-Seigneur.

“ Si vous connaissiez le don de Dieu, et quel est celui qui vous demande à boire ! ”

Et, mon Dieu, ce besoin d'aimer qui s'accroît de tous nos mécomptes, de toutes nos tristesses, de toutes nos douleurs, est-il donc si difficile de comprendre qu'il n'aura jamais sa satisfaction sur la terre ?

Non, Dieu n'a pas fait en vain sa place dans notre âme. Sa puissante grâce du baptême n'y séjourne pas si longtemps sans y creuser d'ineffables abîmes. De là viennent ces aspirations auxquelles rien ne répond ici-bas, et ces mystérieuses tristesses que le bonheur lui-même réveille au fond de notre cœur. Pourquoi au milieu des plus séduisantes réalités, notre âme nous échappe-t-elle soudain pour s'en aller interroger le vent qui gémit, la feuille tombée, le nuage qui passe ? Maurice disait : De sa nature l'amour est rêveur. C'est très vrai. Mais pourquoi rêve-t-il, sinon parce que le présent, le réel ne lui suffit jamais ?

Cependant comme le *charme de sentir* entraîne.

Il ne m'aime plus, je le sais, mais insensée que je suis, je me dis toujours : Il m'a aimée.

Oui, il m'a aimée, et comme il n'aimera jamais.

Ordinairement peu causeur, Maurice avait presque toujours sur le front comme sur l'esprit, une légère brume de tristesse. Même avant mon malheur, souvent en me regardant, ses yeux se remplissaient de larmes. Cette expression de tendresse et de mélancolie était son grand charme. Sa sensibilité si vive était beaucoup plus communicative qu'expansive. Il disait qu'il lui fallait la musique pour laisser parler son âme. Mais alors, avec quelle puissance son âme se réveillait.

C'est fini ! je n'entendrai plus sa voix. Sa voix si douce, si pénétrante même quand il parlait.

“ Le lépreux ferma la porte et en poussa les verrous.”

Epouvantable solitude ! Ce qu'on sent profondément est toujours nouveau et la lecture du *Lépreux* m'a encore laissé une impression terrible. Mais j'y reviendrai. Puisqu'il faut que je pleure, je voudrais pleurer sur d'autres que sur moi.

O l'égoïsme ! la personnalité !

Quand l'avenir apparaît trop horrible il faut songer à ceux qui sont plus malheureux que soi. Depuis quelques jours j'interroge souvent la carte de la Sibérie et je laisse ma pensée s'en aller par ces solitudes glacées.

Combien de Polonais coupables d'avoir aimé leur patrie sont là. Et qui dira leurs tristesses? les tristesses du patriote! les tristesses de l'exilé! les tristesses de l'homme au dernier degré du malheur!

Ah! ces misérables traités plus mal que des bêtes de somme, ce serait à eux de maudire la vie. Pourtant ils ne le peuvent sans crime, et cette existence dont aucune parole ne saurait dire l'horreur, reste un bienfait immense parce qu'elle peut leur mériter le ciel. Qu'est-ce donc que le ciel!

Mon Dieu! donnez-moi la foi, la foi à mon bonheur futur, et ces infortunés Seigneur, innocents ou coupables ne sont-ils pas vos enfants? Ah! gardez-les du blasphème, gardez-les du désespoir, ce suprême malheur.

Qu'aucune pensée de haine, qu'aucun doute de votre justice, qu'aucune défiance de votre adorable bonté n'atteigne jamais leurs cœurs. Envoyez la divine espérance, qu'elle soulève les chaînes, qu'elle entrouvre les voûtes de leur enfer,

O Christ! les malheureux n'ont point d'amis. Allez à eux. Ouvrez vos bras si douloureusement étendus sur la croix et dites à chacun de ces infortunés. J'ai souffert comme toi, j'ai souffert plus que toi, j'ai souffert pour l'amour de toi.

Tantôt, j'entendais un passant fredonner :

Que le jour me dure
Passé loin de toi, etc. -

C'est Maurice qui a popularisé par ici ce chant mélancolique auquel sa voix donnait un charme si pénétrant.

Tous nos échos l'ont redit. Alors, il ne savait pas vivre loin de moi. Et moi—pauvre folle—je viens de compter les jours écoulés depuis notre séparation.

Qu'il est déjà loin ce soir, où décidée de ne plus le revoir, je lui dis avant d'aborder l'explication inévitable.

Maurice, chantez-moi quelque chose comme aux jours du bonheur.

Il rotgit, et je souffrais de son embarras. Ah ! les jours du bonheur étaient loin.

Sans rien dire, il alla prendre une guitare (son accompagnement de prédilection) et revint s'asseoir près de moi. Puis, après avoir un peu rêvé, il commença :

Fier Océan, vallon, etc.

Nous étions seuls, je laissai tomber l'ouvrage que j'avais pris par contenance et j'écoutai.

Ce chant, mon père l'aimait et le lui demandait souvent. La dernière fois que je l'avais entendu, c'était dans notre délicieux jardin de Valriant.

Comme le passé revient à certains moments, comme le temps, comme la terre rendent ce qu'ils ont pris !

Mais la douleur de la séparation était là présente, déchirante.

J'avais été trop malade pour n'être pas encore bien faible et voilà peut-être pourquoi jusque là la pensée de son indifférence ne m'avait pas causé de douleur violentes. Sans doute cette pensée ne me laissait pas, mais ce que j'éprouvais d'ordinaire c'était plutôt le sentiment du découragement profond, de la misère complète—ce que doit éprouver le malade incurable qui sait qu'en réunissant toutes ses forces, il ne pourra plus que se retourner sur son lit de peine.

Mais pour me décider à rompre avec lui, il m'avait fallu un effort terrible qui m'avait ranimée—et cette étrange émotion que me causa sa voix. Je savais que je l'entendais pour la dernière fois. Pourtant je restai calme. J'étais bien au-dessous des larmes, et après qu'il eut cessé de chanter, je me souviens que nous échangeâmes quelques paroles indifférentes sur le vent, sur la pluie qui battait les vitres. Il resta ensuite silencieux à regarder le feu qui brûlait dans la cheminée ; je lui trouvais l'air ennuyé. J'avais pris l'habitude de l'observer sans cesse, et je voyais parfaitement comme la vie lui apparaissait aride et décolorée. Je voyais tout cela, mais dans mon cœur il n'y avait plus d'amertume contre lui. Jamais il n'avait été pour moi ce qu'il m'était en ce moment

Comme je sentais la profondeur de mon attachement ! comme je voyais bien ce que la vie me serait sans lui ! Cependant il fallait en finir et d'une main ferme, je tenais cet *anneau de la foi* qui me brûlait, depuis qu'il ne m'aimait plus, et que j'étais bien résolue de le forcer à reprendre.

Oh, comment ai-je pu survivre à cette heure-là ! comment ai-je pu résister à ses reproches, à ses supplications ? il avait si bien l'accent d'autrefois. Un moment, je me crus encore aimée : l'attendrissement avait réchauffé son cœur. Qu'ai-je donc fait, sanglotait-il.

Le grand crime contre l'amour, c'est de ne plus le rendre. Non, il ne m'aimait plus ; mais la flamme se ranime un instant avant de s'éteindre tout à fait. Puis il était humilié dans sa loyauté, et n'avait pas ce féroce égoïsme qui rend la plupart des hommes si indifférents aux malheurs des autres.

Seule ! seule pour toujours !

Ah ! je voudrais penser au ciel. Mais je ne puis. Je suis comme cette femme malade dont parle l'Évangile, qui était toute courbée et ne pouvait regarder en haut.

Le poids de la vie. Maintenant je comprends cette parole.

Je ne sais rien de plus difficile à supporter que l'ennui très lourd qui s'empare si souvent de moi. C'est une lassitude terrible, c'est un accablement, un dégoût sans nom, une insensibilité sauvage. Ma pauvre âme se voit seule, épuisée dans un vide affreux.

Mais je ne me laisse plus dominer complètement par l'ennui. J'ai repris l'habitude du travail et je la garderai. Que deviendrai-je sans le *saint travail des mains*, comme disent les constitutions monastiques, le seul qui me soit possible bien souvent.

LAURE CONAN.

(à continuer.)

CAUSERIE SCIENTIFIQUE.

Un savant, un de ceux qui, dans ce siècle, ont le plus fait parler d'eux par leurs investigations infatigables dans les vastes champs de la science — Darwin — est mort, il y a quelques semaines, et sa dépouille mortelle eut l'honneur, le plus grand que l'Angleterre puisse donner à un mort, d'être ensevelie dans le célèbre abbaye de Westminster.

La théorie qui porte le nom de Darwin — le darwinisme — a eu trop de retentissement dans le monde entier pour que je ne donne pas, dans cette causerie scientifique, une place à une courte biographie de ce savant et de ses idées si nouvelles, qui sont venues jeter un doute sur l'origine de l'homme, sur la vérité des croyances bibliques, doute que la science seule sans le secours de la foi ne peut faire disparaître que difficilement, tant la conception de Darwin eut de force auprès de tous les savants de nos jours.

Charles Robert Darwin, petit-fils du médecin Erasme Darwin, fils du docteur Robert William Darwin, naquit le 12 février 1809 à Shrewsbury. Ses études commencées dans sa ville natale furent continuées à l'Université d'Edimbourg et terminées à Cambridge où nous le trouvons en 1831. C'est alors qu'il partit à bord du *Beagle*, pour entreprendre une expédition autour du monde, qui dura cinq ans. Il rentra en Angleterre en 1836, et, trois ans plus tard, il épousait sa cousine Emma, la petite-fille de Zacharie Wedgwood, connu en science par le pyromètre qui porte son nom et ses travaux au sujet de la fabrication de la porcelaine. Trois ans après ce mariage, en 1842, il se fixa à Down, près Beckenham (Kent), où il resta jusqu'à sa mort, vivant tranquille au milieu de ses études qu'il ne cessa de poursuivre qu'à sa mort.

Ces études regardent presque toutes l'histoire naturelle, la zoologie et la géologie particulièrement : la plus fameuse

est l'*Origine des espèces*, au moyen de la sélection naturelle ou la lutte pour l'existence dans la nature ; puis viennent d'autres volumes : *De la variation des animaux et des plantes*, *La descendance de l'homme et la sélection sexuelle*, *l'expression des émotions chez l'homme et les animaux*, etc., tous ouvrages qui furent faits pour développer les idées contenues dans l'*Origine des espèces*.

Dans son livre, *Voyage d'un naturaliste autour du monde*, qu'il fit lors de son excursion du côté de l'Amérique du Sud, il est mentionné une observation qui vaut la peine d'être rapportée ici. C'est le Dr Tison, à qui j'emprunte ces notes, qui va nous en faire le récit.

" On sait que le grand Océan est parsemé de petites îles qu'on appelle souvent *madréporiques*, par la raison qu'elles ont été construites par des madrépores. Ceux-ci sont des polypes qui ont la propriété d'emprunter à l'eau de mer le carbonate de chaux qu'elle renferme pour s'en construire un squelette pierrenx, qui constitue le polypière, ou plus simplement le polypier. En s'accumulant, ceux-ci parviennent à surélever le fond de la mer et à former des récifs et mêmes des îles. Une circonstance particulière à la vie de ces polypes, c'est qu'ils ne peuvent vivre au-dessus de la surface des plus basses eaux, ni à une profondeur supérieure à 38 brasses. Ces îles présentent un ensemble de caractères communs dont l'aspect étrange a attiré l'attention de tous les navigateurs. Dans un premier cas, elles se montrent sous la forme d'immenses cercles, entourant une lagune centrale, où l'eau reste très-calme, tandis que la bordure extérieure est soumise à toute l'agitation des vagues qui viennent constamment la battre et l'ébranler. Cependant elle continue de s'agrandir, grâce au travail incessant de la multitude effroyable de polypes qui travaillent à sa construction et à sa réparation. Ces îles annulaires ont reçu le nom d'*atolls*. Dans un second cas, ces constructions madréporiques se déposent autour d'une île qu'elles enferment ainsi par un cercle de récifs qu'on appelle alors *récifs-barrières*. La Nouvelle-Calédonie est ainsi entourée de ces récifs qui rendent très dangereuse la navigation autour de notre colonie, et qui expliquent le naufrage de *la Seine* dont

nous avons parlé autrefois. Dans un troisième cas, ces récifs sont reliés à la côte et prennent le nom de récifs-barrières. Cette disposition singulière et surtout la forme circulaire des atolls avaient intrigué beaucoup de navigateurs qui avaient tenté en vain d'en donner l'explication. Par un véritable trait de génie, Charles Darwin y découvrit la preuve d'un affaissement lent du fond de l'océan Pacifique. Il en conclut que ce fond formait autrefois un vaste continent, dont les îles actuellement existantes ne sont que les sommets les plus élevés. En effet, vu les conditions de leur existence, les madrépores s'établissent autour d'une île et l'entourent d'une ceinture de récifs, ceinture qui s'accroît constamment du côté extérieur, celui qui est battu par les vagues, car ces animaux ne travaillent bien que dans les endroits où la mer est agitée. Supposons maintenant que l'île s'affaisse lentement, le récif-bordure n'en continuera pas moins à croître du côté extérieur, mais il s'éloignera de plus en plus des côtes. Le jour où celles-ci disparaîtront sous les eaux, nous verrons un atoll succéder au récif-barrière. Nous ne pouvons pas entrer dans plus de détails ; disons donc à ceux que cette question intéresserait davantage, qu'ils trouveront tous les renseignements désirables dans le voyage d'un naturaliste autour du monde, dont il a été question plus haut."

Ce qu'il y a d'intéressant dans la personne de Darwin c'est le philosophe, et ce sont les idées du philosophe qui ont fait la réputation immense du savant. Toutes ses recherches d'histoire naturelle, si nombreuses, où la science puise tous les jours sans crainte, parce qu'elles sont des études de maître, n'auraient donné à Darwin que la réputation ordinaire d'un savant humble et retiré du monde, et le silence de l'oubli aurait enveloppé son nom à jamais sans son étrange théorie sur l'origine des espèces. Ah ! c'est que Darwin arrivait à une époque où l'on commençait à douter de tout, où l'esprit humain commençait à s'affranchir de tous les liens des croyances religieuses, mettait de côté les causes premières pour *rechercher* des causes secondes. On avait admiré les mathématiciens expliquant le monde des corps bruts, on adora presque le savant qui venait expliquer l'origine des corps vivants.

Deux siècles auparavant, Darwin eut été un imposteur, un fou comme Galilée ; au commencement de celui-ci il arriva comme un dieu.

Qu'est-ce donc que ce Darwinisme, ou le transformisme ? C'est une théorie au moyen de laquelle Darwin a voulu expliquer la *descendance* de l'homme. Cette théorie repose sur deux arguments : la sélection naturelle, qui entraîne la survivance du plus apte, et la sélection sexuelle. Cette théorie suppose qu'au début la vie s'est manifestée d'une manière imparfaite, peu apparente, qui s'est ensuite modifiée, de façon à fournir, par différenciation, toutes les espèces qui ont peuplé notre globe.

Je n'essaierai pas d'expliquer ces deux arguments de Darwin, de sélection naturelle et de sélection sexuelle. Me proposant de donner plus tard une refutation de ces deux arguments, je me contente seulement de les indiquer, pour compléter cette courte biographie.

En attendant je renverrai le lecteur qui voudra étudier cette doctrine si anti-religieuse, au récent ouvrage du docteur Constantin James, intitulé : *Moïse et Darwin, l'homme de la Genèse, comparé à l'homme singe, ou l'enseignement religieux opposé à l'enseignement athée* (in 12 de 450 pages, librairie Bloud et Barral.)

SÉVÉRIN LACHAPELLE.

REVUE POLITIQUE.

On a fêté partout la St Jean-Baptiste. Chaque année, c'est un véritable événement.

On ne trouve pas de groupe quelque peu nombreux de Canadiens-Français sans organisation destinée à célébrer pompeusement le 24 juin. Toutes les villes de la Nouvelle-Angleterre où l'on compte quelques centaines de nos compatriotes émigrés, possèdent une "société St Jean-Baptiste." Et quand arrive le jour de la fête nationale, aucune ne reste en arrière.

De temps à autres, nous donnons aux nationalités qui nous entourent le spectacle de tout un peuple nouveau, surgi presque miraculeusement sur la terre d'Amérique, se réunissant dans un de nos grands centres pour se rappeler ses origines, se pénétrer dans sa mission et prouver son esprit de foi. Montréal en 1874, Québec en 1880 ont vu des démonstrations grandioses. Cette année, ce sont nos frères des Etats-Unis qui nous appellent à leur tour. A Cohoes, se tient actuellement une grande convention de Canadiens-Français de l'Etat de New-York et des Etats voisins, pendant que Lewiston attire pour le même but les groupes canadiens du Maine et du New-Hampshire. Notre race, avec sa puissante force d'expansion, déborde de tous côtés, mais surtout vers l'Est de la république américaine. Des groupes se forment çà là, croissent vite et conservent leur homogénéité au milieu du peuple le plus absorbant du monde. Des églises surgissent, et les écoles viennent peu après. Aussitôt que le groupe devient important, il a son journal. Son influence grandit, et il faut désormais que l'on compte avec lui.

Les conventions qui se tiennent cette année ont pour but d'étudier la condition faite aux Canadiens-Français de la république Américaine, et de chercher à l'améliorer. Notre race a trouvé, sur le sol étranger, non seulement des rivaux mais des ennemis. Il lui faut lutter, et c'est pour cette lutte qu'elle se prépare.

Nous voyons maintenant avec orgueil se développer ces rameaux détachés de notre nationalité; les digues élevées contre l'émigration canadienne n'ont servi qu'à

montrer l'impuissance des hommes à détourner un courant voulu par la Providence. On comprend qu'il y a, dans ce fait, un but mystérieux que l'avenir nous révélera. Au lieu de se concentrer uniquement dans la vallée du Saint-Laurent, assez large pour recevoir des millions d'habitants, notre petit peuple conquiert pacifiquement des positions nouvelles qui lui ouvrent un vaste horizon. Au sud, vers la Nouvelle-Angleterre ; à l'est, dans l'ancienne Acadie ; à l'ouest, dans la vallée de l'Outaouais et dans les comtés d'Ontario ; au nord, vers le lac St-Jean et dans les comtés situés au septentrion de Montréal, chaque recensement décennal nous montre une progression nouvelle. Notre élément s'accroît pendant que les éléments étrangers suivent une proportion descendante. Si les groupes canadiens-français jetés çà et là à l'occident des grands lacs, si la population française du Manitoba et des Etats limitrophes était concentrée dans la province de Québec, nous aurions une masse compacte de deux millions d'âmes unies de foi et d'aspirations. Avant un siècle, nous serions un peuple puissant, et nous deviendrions maîtres de la Confédération.

Mais la Providence a, pour nous, d'autres vues que la sagesse des hommes ne peut découvrir. Ce n'est pas pour rien que notre race, disséminée de l'Atlantique au Pacifique, se trouve partout aux prises avec une majorité rivale et souvent mal disposée. Dans une telle situation, l'union est un besoin ; l'énergie, les forces se concentrent dans la lutte pour l'existence, et les brillantes théories modernes qui rendent les peuples malheureux n'ont pas d'attraits. Ce n'est que lorsque la sécurité est complète, lorsque l'existence de la nation ne peut plus être attaquée, que les novateurs apparaissent. Alors, au noble amour national succède la passion politique ; à l'union succède la division. Des hommes à théories veulent tout changer ; l'état social qui a fait la force de la nationalité dans le passé, n'est plus parfait maintenant ; il faut suivre tel ou tel peuple dans la "voie du progrès." Cette voie du progrès n'est souvent qu'un chemin détourné pour retourner à la barbarie. Tous les criants abus qui se commettent dans les pays d'Europe, tous les attentats à la liberté dont nous sommes témoins se commettent au nom du "progrès." L'homme a la nostalgie du bonheur ; fut-il dans la condition la plus heureuse possible qu'il chercherait encore le moyen de l'améliorer. C'est cette tendance constante de l'humanité que les novateurs modernes ont exploitée et qu'ils exploitent encore. Ils font entrevoir aux populations un état plus fortuné, où les conduiront telles ou telles théories. Ce n'est que mirage, mais

de tout temps le mirage a eu la propriété de tromper et de séduire.

Il y a peut-être lieu de se réjouir de ce que le peuple canadien, au lieu d'être débarrassé de ses ennemis, ait à lutter de tous côtés contre une majorité étrangère. Son caractère se conserve et ses vertus ne faiblissent pas. Et quand la Providence voudra lui faire jouer le rôle qu'elle lui assigne dans l'Amérique du Nord, il ne sera pas dégénéré et il se lèvera vigoureux en face de ses adversaires.

Dans la province de Québec, nous commençons à considérer l'établissement de notre nationalité comme un fait accompli. Depuis la Confédération surtout, la sécurité nous a gagnés ; nous nous sentons à l'abri du mauvais vouloir et de la haine de nos rivaux séculaires. Nous réglons nous-mêmes nos affaires provinciales ; nous avons la garde à peu près exclusive de nos lois civiles ; nous établissons à notre guise notre système d'éducation. Sur ce vaste champ, nous n'avons plus de lutte sérieuse entre Canadiens-Français et Anglais, entre catholiques et protestants. Aussi voyons-nous certains de nos hommes politiques se faire "novateurs" et chercher à entraîner notre population vers des théories nouvelles. Le mouvement n'est pas fort prononcé, — si ce n'est cependant en matière d'éducation, — mais il existe ; et il entraîne surtout ce que nous pouvons appeler les "classes dirigeantes" de notre société.

L'indifférentisme s'introduit aussi peu à peu, et après lui vient le scepticisme. Si ces plaies intellectuelles s'étendent, si ces maladies se généralisent, elles vont tarir la source de notre force. Et les véritables traditions canadiennes, disparues des rives du St-Laurent, se retrouveront peut-être dans toute leur beauté chez les Acadiens de l'est, et chez les Canadiens-Français de l'ouest et du sud.

Nous n'avons plus guère, maintenant, la crainte de voir les groupes de nos compatriotes des Etats-Unis se fondre et disparaître dans la grande nationalité américaine. Ils ont résisté jusqu'à présent à la plus puissante absorption qui soit au monde, malgré toutes les prévisions et les prédictions contraires. Et alors ils n'étaient pas nombreux ; ils n'avaient ni églises, ni écoles, ni prêtres. Aujourd'hui, ils possèdent tous les éléments essentiels à la conservation de la langue, de la foi, de la nationalité. Et les yankees sont obligés de reconnaître que les Canadiens-Français ne s'assimilent pas, qu'ils deviennent sujets de la république américaine sans cesser d'être Canadiens. Les plus clairvoyants commencent à dire qu'avant longtemps il va falloir compter avec ces nouveaux venus qui deviennent nombreux, avec cette influence qui grandit.

Le phénomène dont on a été témoin au Canada se reproduit partout où s'implante quelque rameau de notre arbre national : notre proportion dans la population s'accroît sans cesse pendant que celle des autres nationalités diminue. C'est ainsi que, dans nos cantons de l'Est, nous avons acquis la prépondérance ; c'est ainsi que, dans les comtés d'Ontario avoisinants notre province, une majorité canadienne-française commence à se dessiner.

Nous avons deux députés de notre origine dans cette province, et, avant dix ans, nous en aurons au moins quatre. Nous nous avançons continuellement dans la vallée de l'Outaouais destinée probablement à notre race comme la vallée du St-Laurent.

Verrons-nous le même phénomène dans la Nouvelle-Angleterre ? Chose certaine, les descendants des puritains ont pris alarme en constatant, par le dernier recensement des Etats-Unis, la marche ascendante de notre nationalité. Leurs craintes nous donnent foi dans l'avenir.

La fête nationale est chomée partout avec éclat. Mais la présence du général baron de Charette n'a pas peu contribué à rehausser la célébration faite cette année à Montréal. Nous avons tenu à montrer à cet illustre visiteur quel amour nous professons pour notre nationalité, quel attachement à notre foi, et quel vivace souvenir nous conservons de la France.

Le général a reçu, sur le sol canadien, un accueil enthousiaste. Toute la population a voulu lui témoigner son admiration pour ses hauts faits d'armes, et sa reconnaissance pour son dévouement à la papauté. M. de Charette a été, au Canada, l'hôte de ses Zouaves : le zèle et l'empressement de ces derniers nous a montré quel agréable souvenir ils ont conservé de leur "colonel" et quel attachement ils lui ont voué. La population s'est unie de tout cœur à l'Union-Allet ; aucun personnage ne pouvait être accueilli ici avec plus de démonstrations cordiales que le défenseur de la papauté et de la cause catholique.

M. de Charette est accompagné de madame la baronne de Charette sa femme, et du marquis de LaRochefoucauld chef l'une des plus nobles familles françaises. Il visite rapidement nos principales villes—son absence de l'Europe devant être très-courte.

J'ai voulu consacrer quelques lignes à notre nationalité avant de parler politique. Ce n'est pas que les nouvelles politiques manquent d'importance ; car nous venons de tra-

verser une lutte animée pendant laquelle les deux partis se sont disputé la prépondérance sur toute la surface habitée de la Confédération. Les échos du combat et les chants de triomphe du parti victorieux nous arrivent encore chaque jour. Mais au moment où j'ai commencé à écrire la présente chronique, j'entendais les fanfares célébrer joyeusement la saint Jean-Baptiste, et je venais de voir notre procession annuelle défilér pompeusement dans nos rues. Les préoccupations politiques deviennent secondaires dans un pareil jour ; nous nous croyons unis, nous nous sentons nombreux, nos cœurs débordent d'orgueil national.

Mais l'enthousiasme passé, il faut revenir aux divisions intestines qui existent dans nos rangs et qui ont leur raison d'être sous un régime constitutionnel. Puisqu'il n'y a pas de nation possible sans gouvernants, il faut bien s'intéresser au choix de ceux qui doivent, pendant une période déterminée, régler nos destinées. L'abstention est condamnable. Car il y a toujours entre les partis des différences essentielles de principes religieux, sociaux et politiques, qu'il ne faut pas perdre de vue.

Le pays vient de prononcer son verdict. Le parti conservateur restera au pouvoir pendant les cinq années qui vont suivre. Sa majorité du dernier parlement lui reste à peu près intacte ; il a gagné dans les provinces maritimes ce qu'il a perdu dans Ontario.

Le résultat n'était pas douteux. Les libéraux eussent eux-mêmes été très surpris de voir une majorité de leurs candidats sortir vainqueurs de l'épreuve. Dès le treize juin, la province de Québec donnait quinze députés au parti conservateur, et un seul au parti opposé. Dans quinze comtés les libéraux sentaient que la défaveur publique leur rendait une contestation impossible. Dans quelques divisions les libéraux n'avaient pas de candidats et la lutte se faisait entre amis du gouvernement. Dans d'autres, les candidatures libérales n'étaient surgies que pour empêcher les élections à l'unanimité. Plusieurs oppositionnistes n'ont pu réunir le nombre de voix suffisant pour conserver leur dépôt de deux cents dollars.

Dans la province de Québec, le parti libéral est écrasé ; ses organes se servent eux-mêmes, pour peindre leur malheur, de cette expression énergique. Cette défaite, suivant celle de décembre dernier, démontre à l'évidence que notre population est conservatrice et que les restes du vieux parti libéral sont tombés en déchéance. Le pays redoute toujours ces tendances radicales qui se font jour de temps en temps dans les journaux libéraux. L'un des organes du parti

vaincu n'exaltait-il pas, il y a à peine deux ou trois mois, les beautés du suffrage universel ?

Ce n'est pas dans notre province que la lutte a été la plus vive. M. Blake ne demandait à ses partisans que vingt-cinq députés dans Québec ; c'était le maximum de ses espérances. Il n'en a eu que douze. Le chef libéral promettait de son côté d'entraîner la majorité dans la province d'Ontario ; il a failli à sa tâche.

Au commencement de la campagne électorale, M. Blake, sentant que l'opinion publique approuvait la politique douanière du ministère, a tout à coup donné à son parti une direction contraire à celle qu'il avait suivie jusque là. Il a déclaré que, si le pouvoir lui était confié, il ne changerait pas le tarif actuel, excepté en quelques matières spéciales. Il s'est posé non comme inventeur, mais comme *perfectionneur*.

Aussitôt ont surgi des candidatures libérales-protectionnistes ; ce qui n'a pas peu contribué à affermir la position ministérielle. Après avoir, pendant une dizaine d'années, combattu les protectionnistes, tourné leur programme en ridicule ; après avoir, à la suite de la défaite de sept. 1878, nié les effets du tarif, puis chercher à ameuter les foules contre le monopole manufacturier, le parti libéral reniait son passé de la veille. Il s'infligeait lui-même le plus rude soufflet, il s'imposait la plus dure humiliation, celle de dire : " Le parti conservateur avait la vraie sagesse, la vraie connaissance des besoins du pays ; et le peuple a eu raison de lui donner sa confiance. Le tarif qu'il a établi a eu l'effet de faire revivre nos industries et de restaurer nos finances, malgré mes prévisions, etc."

Il était trop tard pour faire de tels aveux. Il fallait, en Chambre, se rallier franchement et sincèrement à la politique du cabinet sur ce point.

M. Blake s'est posé, de plus, en décentralisateur. C'est avec plaisir que nous saluons cet article de son programme. Mais il a fait erreur en appliquant ce principe à la question de la délimitation des frontières d'Ontario. Il ne s'agit pas là de centralisation ; c'est une question qui a été discutée à Ottawa, qui devait l'être et qui devra l'être encore. Mais M. Blake est centralisateur quand il s'agit de décider si le parlement fédéral a le droit de légiférer sur le mariage. Ne serait-il décentralisateur que lorsqu'il s'agit de faire prévaloir les vues ambitieuses du cabinet libéral d'Ontario ? Tous les discours et tous les actes de M. Blake sont une cour continue à la province voisine. C'est par une majorité d'Ontario qu'il espérait régner ; ce n'était pas une perspective engageante pour nous.

Dans le parlement qui commence, la province de Québec, par sa majorité conservatrice, tient la balance du pouvoir. Nos députés devront avoir une grande influence dans les conseils du gouvernement; ils sont placés dans la position la plus favorable. Ils formeront près des deux tiers de la majorité ministérielle. Ne nous en plaignons pas. Nous sommes, de cette manière, certains de notre part légitime; nous n'avons jamais demandé plus.

Un fait remarquable de la dernière lutte, c'est que plusieurs chefs libéraux sont restés parmi les vaincus. Sir R. Cartwright, Sir Albert Smith, les hon. MM. L. H. Huntingdon, Laflamme, Jones, l'ex-orateur Anglin, n'ont pu trouver grâce devant leurs électeurs. Les ministres conservateurs ont, de leur côté, été élus sans peine, quatre par acclamation et les autres avec de belles majorités. Sir John A. Macdonald a été élu dans deux comtés.

Il vient de se former, en germe, deux nouveaux diocèses dans la province de Québec. Un vicariat apostolique dont le titulaire sera Mgr Lorrain, ci-devant vicaire-général à Montréal, est établi dans le haut de la rivière Outaouais sous le nom de Pontiac. C'est une partie détachée du diocèse d'Ottawa. La côte nord du fleuve et du golfe St Laurent est érigée en préfecture apostolique, et le Très Révérend M. Bossé, curé de Douglastown, diocèse de Rimouski, en a la charge. Cela portera bientôt à dix le nombre des diocèses et nécessitera probablement la division de la province ecclésiastique de Québec en deux parties.

La presse des Etats-Unis s'occupe minutieusement de Guiteau qui passe tranquillement dans sa prison les dernières heures de sa vie. Tous les efforts faits pour dérober ce condamné à l'échafaud qui l'attend n'ont abouti qu'à une seule chose: à montrer qu'il est véritablement fou.

Ce triste personnage est content de son sort. Il a obtenu, avant de mourir, ce que sa folle imagination lui faisait si vivement désirer: la notoriété. Il n'arrive pas au gibet comme un vulgaire criminel. Un peuple de cinquante millions écoute avec avidité ses paroles, s'enquiert de ses moindres gestes. Et l'univers entier est presque forcé de prendre part à cette espèce d'agitation ou plutôt de curiosité que le télégraphe lui impose.

Les Ephésiens avaient voulu punir Erostrate en défendant de prononcer son nom. Les Américains ne goûtent pas ce genre de punition.

Les Etats-Unis s'occupent, en second lieu, du canal de Panama. Les yankees ne rient plus de cette entreprise; ils songent au moyen de la mettre sous leur contrôle. Les petites républiques espagnoles de l'Amérique Centrale, toujours agitées, comme le sol qui les porte, sont incapable de conserver un gouvernement régulier. Les Etats-Unis tentent d'implanter là leur influence et de s'emparer de la direction de ces petits états.

Le Chili et le Pérou sont encore dans un déplorable *statu quo*. Le Chili veut gardé toute une province de son ennemi vaincu. L'intervention américaine n'a jusqu'à ce jour, produit rien de bon.

* * *

La terre des Pharaons est encore agitée par une révolution. Toute l'Europe est sur le qui-vive; car la question d'Orient est au bout de la question égyptienne. Arabi-Bey, commandant des troupes, règne en maître, sur les bords du Nil et méprise l'autorité et les ordres du Khédive.

La France et l'Angleterre ont envoyé leurs vaisseaux de guerre à Alexandrie. Leur arrivée a été le signal d'un massacre. Les Arabes se sont jetés sur les européens et en ont tué un nombre assez considérable. La Turquie, suzeraine de l'Egypte, ne veut pas permettre l'intervention armée de l'Angleterre et de la France; mais elle ne fait rien elle-même ou presque rien pour mettre fin aux difficultés. Les résidents européens fuient les villes égyptiennes où leurs biens et leurs vies sont en danger.

Une conférence européenne est convoquée pour considérer la situation. La France et l'Angleterre n'ont pas voulu agir sans l'assentiment des autres puissances.

Ces deux nations ont, d'ailleurs, tant d'embarras intérieurs qu'elles se résoudre difficilement à une action énergique. L'Irlande est toujours agitée. Quant à la France, son gouvernement laisse prévaloir les principes radicaux qui bouleversent tout. On s'attaque à la magistrature dont on veut abolir l'inamovibilité. Un pays qui se détruit à l'intérieur peut-il avoir de la force au dehors?

GUSTAVE LAMOTHE.

ERRATUM.—Dans l'article "Les Bords du Rhin," à la page 341 de la présente livraison, la ligne 7e, au lieu de "où nous *attend* le seigneur et sa petite cour" lisez "où nous *attendent*, etc."